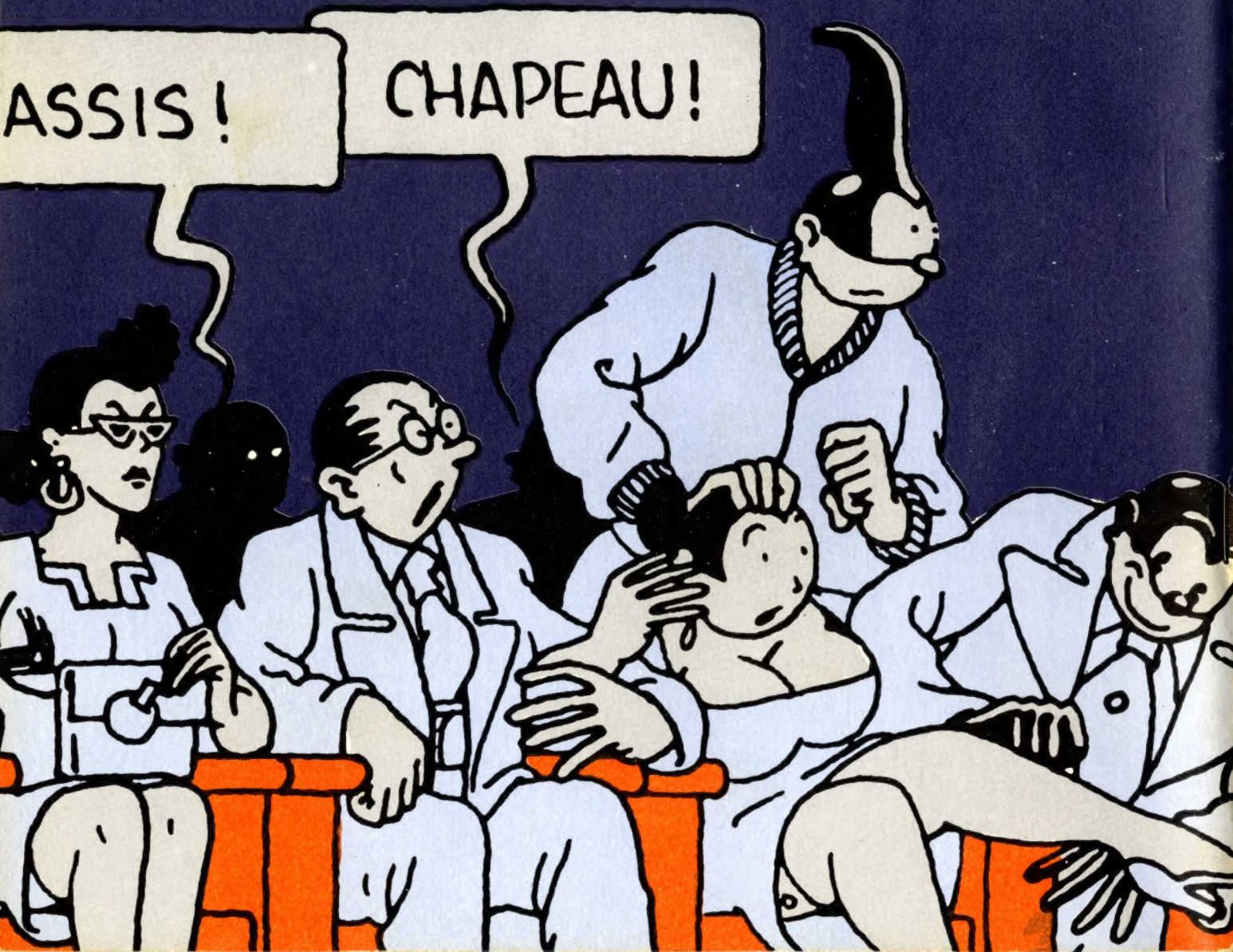


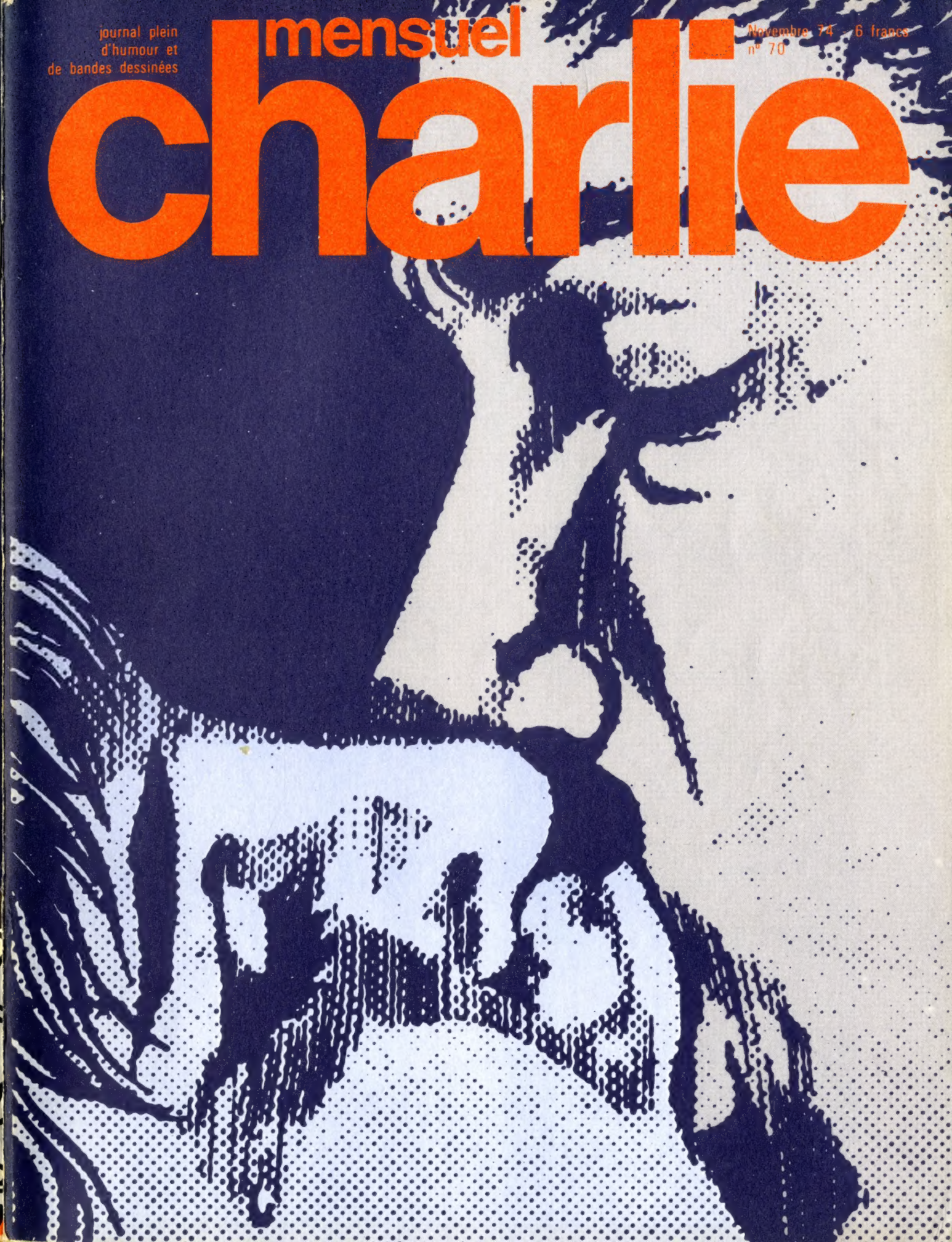


journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

charlie

Novembre 74 6 francs
n° 70

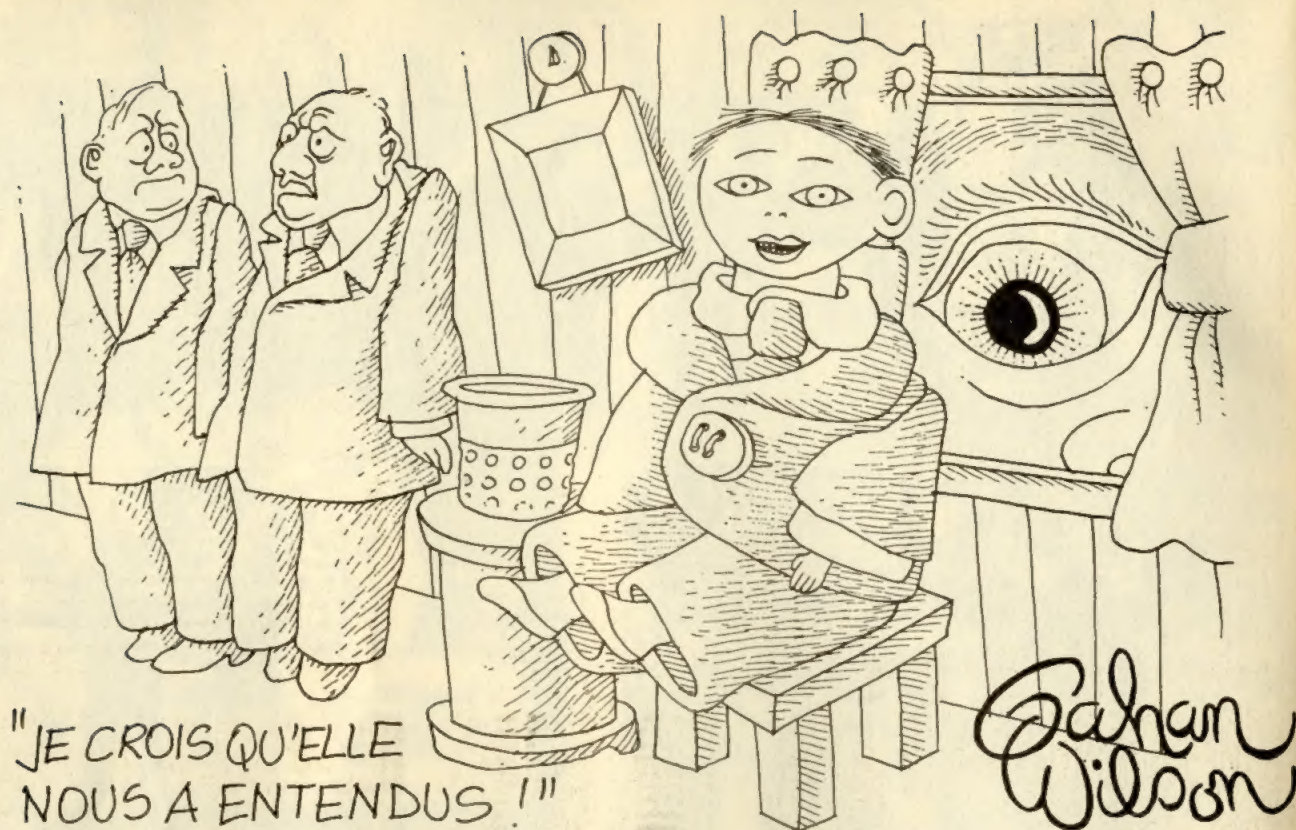




SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE, EN VENTE PARTOUT



- 3 Schultz
- PEANUTS
- 7 Cabu
- CATHERINE
- 8 Reiser
- LA VIE AU GRAND AIR
- 9 Perez
- CINE-CHARLIE
- 11 Smythe
- ANDY CAPP
- 14 HUGOT
- 15 Théophraste Épistolier
- LES PETITS MIQUETS
- 17 Bill Tidy
- FOSDYKE SAGA
- 20 Willem
- CHEZ LES ESTHÈTES
- 22 Buzzelli
- H.P.
- 32 Daniel Caux
- ALI CHARLIE
- 34 Segar
- POPEYE
- 40 Wolinski
- LU EN FUMANT UN CIGARE
- 41 Swarte
- IMAGO MODERNA
- 57 Andrevon
- S.F.
- 59 Pétillon
- LE RETOUR DE L'HOMME TRONC
- 67 Perez
- L'EXTASE AU MILIEU DES FAUVES
- 69 Pichard-Andrevon
- EDOUARD
- 76 CUCULLUS
- 78 Sydney Jordan
- JEFF HAWKE



Jeff Hawke. Des extra-terrestres machiavéliques et grimaçants comme les levantins dans les albums de Tintin sont inquiets devant les projets d'exploration de leur planète par les terriens. C'est Jeff Hawke le chef de l'expédition, et pour le circonvenir, les horribles émirs de la Galaxie décident de lui envoyer une femelle. Hélas ! Devant le charme aryen du héros, un tendre sentiment ne tarde pas à naître dans le cœur de la créature qui ressemble aux artistes de cinéma italiennes comme les imaginent les anglais dans leurs rêves les plus fous. Voilà où nous en étions le mois dernier. Ce mois-ci, Jeff couche avec Vesta, et Charlie mensuel devient un journal porno.

Popeye. La pauvre Olive a perdu l'esprit en même temps que son héritage. Le fidèle, le vertueux, l'irréprochable Popeye part à son secours, et puis c'est tout, nous n'en saurons pas plus. Je vous avais prévenu lorsque nous avons commencé à publier cet épisode qu'il n'était pas complet, nous faisons venir les bandes des U.S.A. et il y a des trous dans les archives de ceux qui nous les procurent. Il faut dire que les syndicats qui ex-

ploient le travail des dessinateurs, se sont peu préoccupés de conserver leurs œuvres. S'il n'y avait pas les collectionneurs, il n'y aurait plus rien. Si par hasard l'un de vous possède la suite de l'histoire de Popeye, envoyez-la moi, nous la publierons. Bientôt une nouvelle aventure inédite aussi en France et complète celle-là.

Swarte. Une bande dessinée curieuse avec des couleurs délicates, la technique est un peu trop vieille, l'inspiration un peu trop jeune, l'ensemble à le charme des choses qui auraient pu être plus réussies, traduit du hollandais par Willem.

— Retour de nos écrivains, fins musiciens et gastrographes, les Daniel Caux et Cucullus. Nous partons du principe à Charlie mensuel que l'amateur d'humour et de bandes dessinées ne peut être qu'un bon vivant, amateur de musiques exotiques, de nourritures épicées, de cinéma nostalgique, et de femmes qui n'éteignent pas la lumière. Mais peut-être nous trompons-nous ? Les gens qui font les journaux se trompent souvent sur leurs lecteurs, si les

sondages, les questionnaires et les interrogatoires ne me dégoûtaient pas tant, j'aurais tenté de vous « situer », mais je préfère travailler dans le brouillard en espérant que vous n'aimez pas ce qui ne me plaît pas. On n'a jamais tant publié de bandes dessinées, je crois, dans ce pays, on n'a jamais tant parlé de la bande dessinée dans les bistrotts, les foires, les salons, les amphithéâtres et les bureaux des éditeurs. Ce ne sont plus les adultes qui lisent en se cachant les bandes dessinées pour enfants parce que ça les fait rêver mais les enfants qui lisent les bandes dessinées pour adultes sans même se cacher. Le résultat est le même, jamais la bande dessinée ne m'a parue aussi infantile.

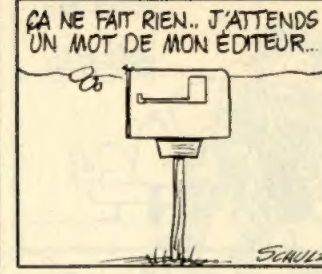
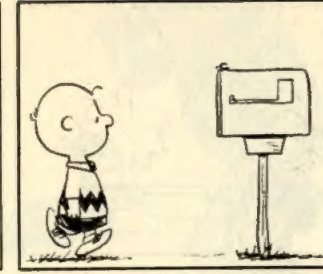
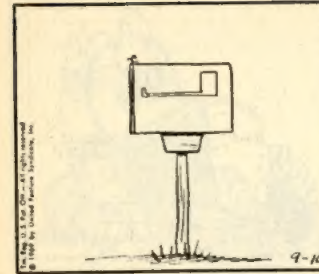
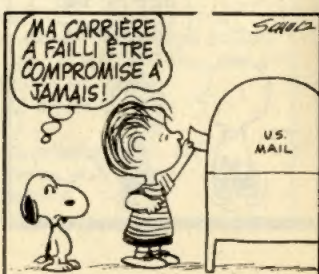
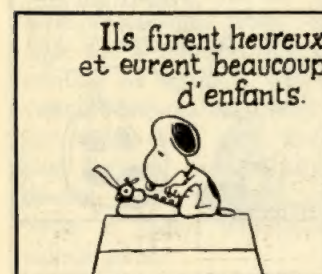
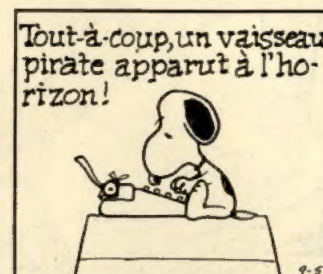
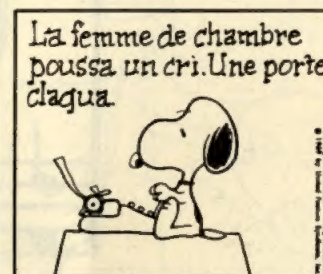
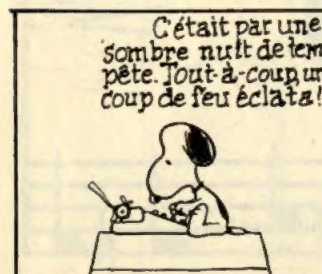
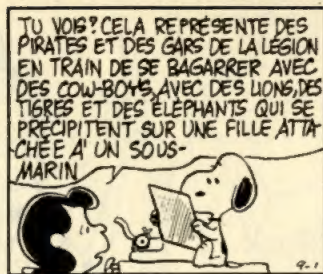
W.

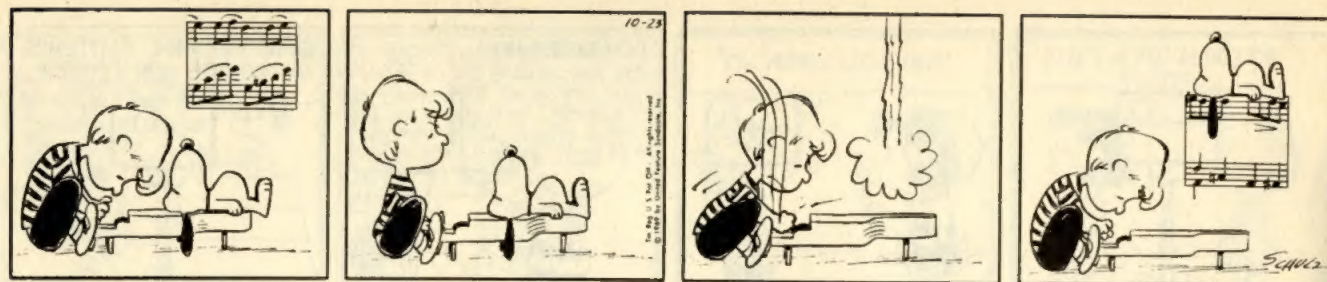
Directeur de la publication : Georges Bernier.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Aide tuteur : Cavanna.
Espion : Willem.
Éditions du square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes, Paris-5.
Téléphone : 633-27-34.
Abonnement 12 numéros : 67 F.
Étranger : 73 F.
Dépôt légal : Quatrième trimestre 1974.
Imprimerie : Presses de la Bûcherie.
Distribution : N.M.P.P.

Charles M. Schulz

PEANUTS









LES COLONELS - FRANKENSTEIN - LANCELOT - A BIGGER SPLASH

ciné-charlie

A voir : *Nous voulons les colonels*, de Mario Monicelli. C'est un film qui ne va pas traîner longtemps à l'affiche, il ne sort qu'en version originale et sa publicité est limitée. C'est une belle galerie de têtes de massacre composée de bouffis d'extrême droite, mais on rit jaune. Le film, au budget médiocre, est aussi mal foutu qu'on puisse rêver, mais quand quelqu'un dit des choses intéressantes, pertinentes et sensées, on n'a rien à foutre de la photo léchée, du cadrage amoureux choisi et des acteurs dirigés avec une superbe maîtrise. Monicelli dit qu'on n'a peut-être pas grand chose à craindre des guignols groupusculaires de l'extrême-droite et des colonels en retraite, mais qu'ils sont bien capables de préparer, avec leurs tentatives de putsch minables et leurs agitations stériles, le terrain à des gens beaucoup plus dangereux et suffisamment bien en place pour chambarder efficacement la démocratie.

Quand un film est abominablement mal foutu et qu'il n'a rien à dire, comme celui de Paul Morrissey qui n'a rien à dire ni de la chair ni de Frankenstein, il n'y a pas de raison qu'on se dérange. Paul Morrissey est un auteur de l'Underground, patronné par Andy Warhol (qui n'est plus qu'un prête-nom dans ses films récents) qui n'a pas cessé de clamer sur tous les tons lorsqu'il faisait des films « marginaux » (d'ailleurs pas si mauvais qu'on veut bien le croire) qu'il était fait pour Hollywood, la production traditionnelle, le système dans toute sa splendeur, les stars et tout le saint frusquin. Prudent, Carlo Ponti, son producteur, s'est gardé de le mettre à la tête d'une superproduction ruineuse et de lui fournir de vraies stars. Il s'est contenté de lui donner le relief, les fameuses « 3 D », procédé tout juste bon à amuser les petits enfants, qui n'en profitent pas



puisque le film est interdit aux moins de 18 ans. Résultat : Morrissey fait un film plus mauvais que les plus mauvais films de la Hammer et déclare à qui veut l'entendre qu'il s'est attaché à démonter les mythes des petits maîtres de l'horreur. Sa démarche est d'une subtilité telle qu'il est impossible de déceler la moindre intention parodique dans *Chair pour Frankenstein*. Seuls les esprits légers qui ne prennent pas les films d'horreur au sérieux s'en contenteront. Si l'on se sent assez libre et assez costaud pour tout affronter, on peut aller voir le *Lancelot* de Bresson et s'offrir le luxe d'y trouver de grandes beautés. Si l'on est faible et bourré de préjugés, de deux choses l'une, on ricanera du commencement à la fin ou on trouvera que c'est sublime d'un bout à l'autre. Mais puisque Dieu vomit les tièdes, les âmes fortes hésiteront à prononcer un jugement mesuré et à ouvrir le parapluie de monsieur Homais. La vie est trop difficile.

Au rayon des stars, signalons l'arrivage de copies toutes neuves d'*Anna Christie*, de Clarence Brown, avec Garbo (son premier film parlant, c'est une pièce de

musée, mais c'est à voir) et de *Rivière sans retour*, d'Otto Preminger, avec Marilyn (c'est là où elle chante avec tendresse la berceuse du « Silver dollar »). Cette dernière réédition vient dans le cadre d'une opération orchestrée pour le lancement du livre de Norman Mailer dont Charlie-Mensuel, toujours à l'extrême pointe de l'actualité, vous a annoncé la parution, photos à l'appui, il y a bien six mois. Aussi je n'y reviens pas, mais sachez qu'on va rééditer aussi *Niagara* et que deux salles parisiennes vont programmer sans discontinuer ceux des films de Marilyn qui sont disponibles en France. On regrette que personne ne parle de reprendre *Troublez-moi ce soir* où elle jouait le rôle d'une baby-sitter névrosée et où elle montrait tout ce qu'elle avait appris à l'Actors Studio en supplément de ce qu'elle montrait d'habitude. Enfin, le premier vrai beau film de la saison, *A bigger splash*, de Jack Hazan, sur le peintre David Hockney et sa peinture (voir nos colonnes culturelles). *A bigger splash* est sans aucun doute le premier film intelligent et sensible fait sur un peintre. Point de commentaires oiseux ni de considéra-

tions assomantes, tout est dit par l'image. C'est aussi le premier film intelligent et sensible fait sur les relations amoureuses qui unissent quelquefois les individus de sexe masculin. Point d'hypocrisie, de pudeurs alarmées ni de gloussements sarcastiques, point de peyrefittes ni de juliengreeneries et encore moins de jouhandelleries. C'est aussi le film le plus intelligent et sensible fait sur la flambée londonienne des années soixante. Point d'extases devant les chichis de la mode ni d'allusions subtiles réservées aux happy-few.

CINÉ-BOUQUINS

Si on préfère rester chez soi et regarder la télévision, il y a malgré tout un moyen de ne pas perdre son âme. Les éditions Henri Veyrier traduisent en français les albums édités par Citadel Press aux États-Unis. On sait qu'ils sont consacrés



à la carrière des vedettes d'Hollywood, que leurs textes n'ont absolument rien de génial (il s'en faut) mais qu'ils abondent en photographies et qu'ils passent en revue tous les films de ces gens-là sans en oublier un seul, nous en rappelant à chaque fois l'intrigue en long et en large. Un éditeur courageux et richissime aurait adapté et non traduit platement ces albums à l'usage de la clientèle française, demandé des préfaces à de brillants plumitifs, établi un florilège des critiques pour et contre parues dans nos journaux à l'occasion de la sortie de chaque film. Il ne faut pas trop en demander, l'effort est déjà méritoire. Évidemment, on n'est pas très sûr d'être follement avide de savoir ce que pensait le critique du New York Times des *Hommes préfèrent les blondes* au moment de sa sortie américaine et nous sommes assez chauvins pour croire que ce qu'en écrivait Jacques Rivette aux Cahiers du Cinéma était nettement plus intéressant. Tant pis. Les trois premiers albums parus chez Henri Veyrier sont les suivants :

MARILYN MONROE, par MICHAEL CONWAY ET MARK RICCI - 160 pages -

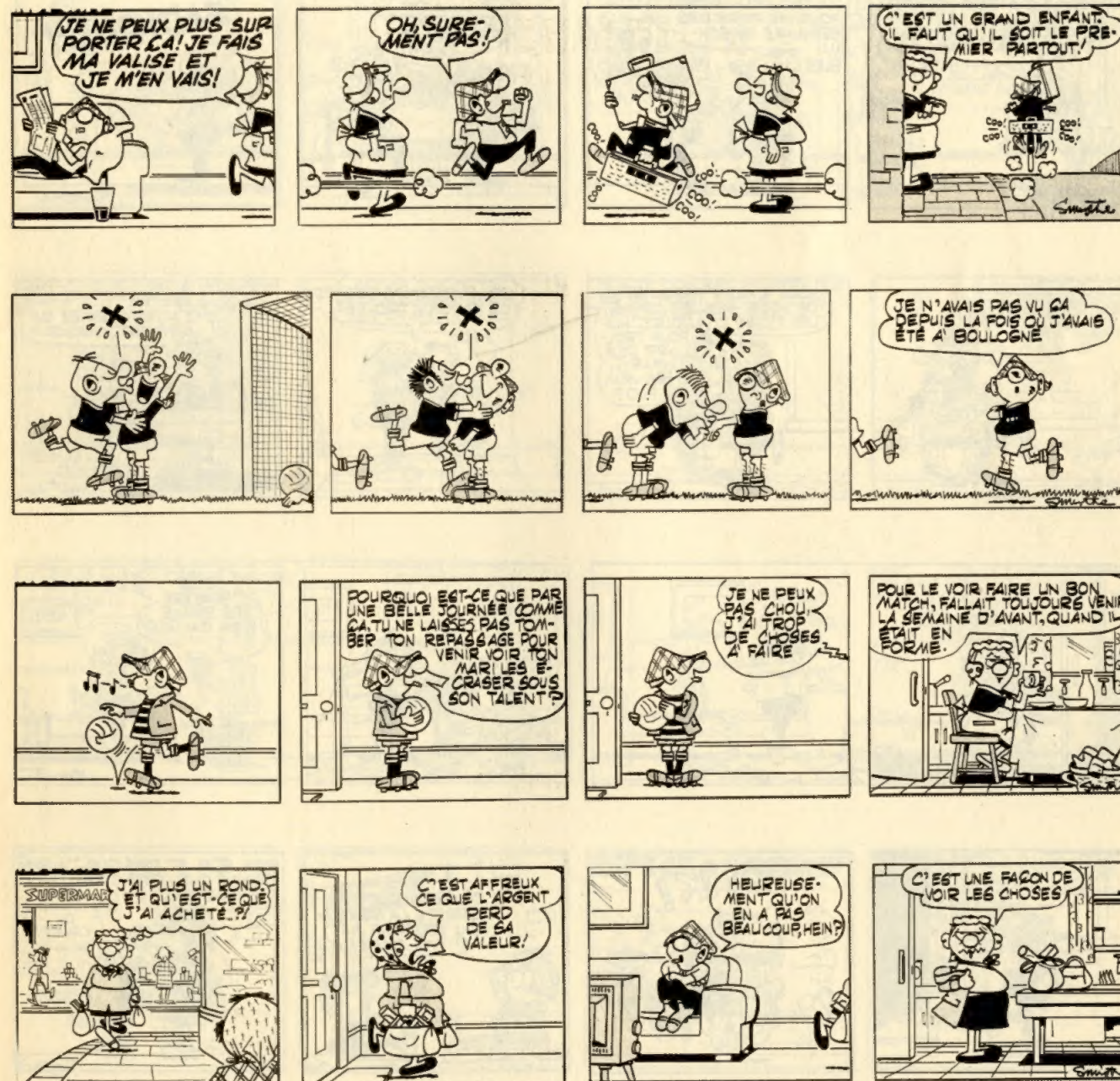
HUMPHREY BOGART, par CLIFFORD MC CARTY - 191 pages.
MARLON BRANDO - par TONY THOMAS - 254 pages.

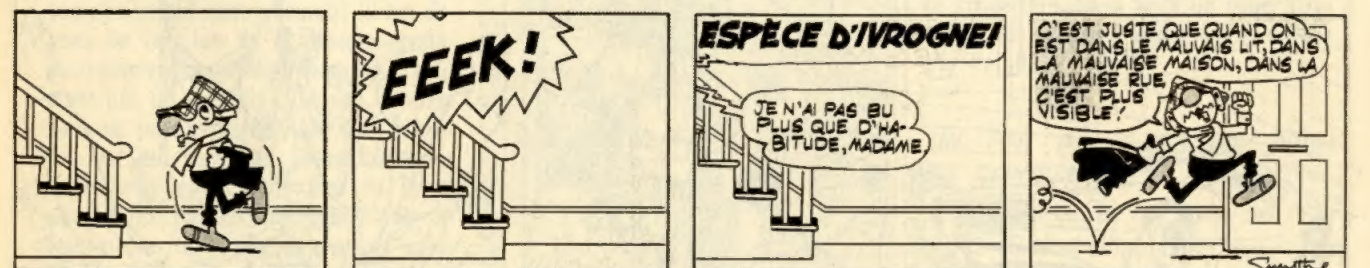
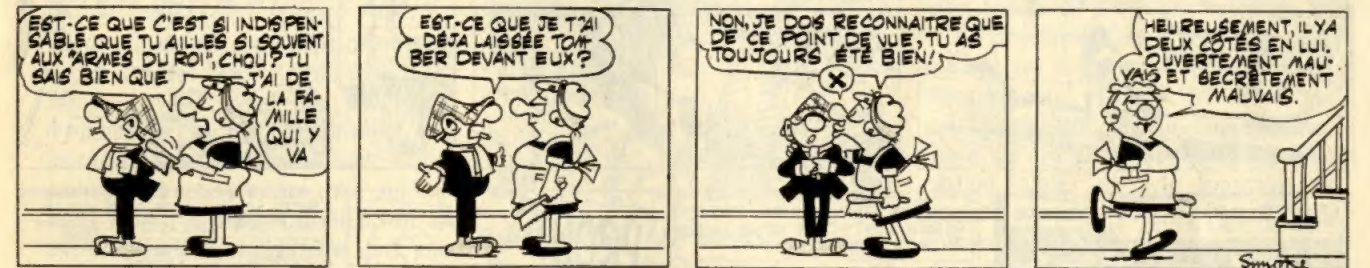
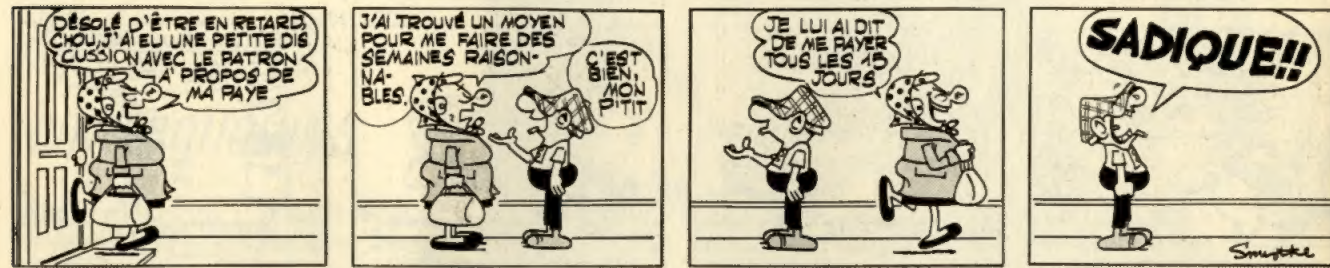
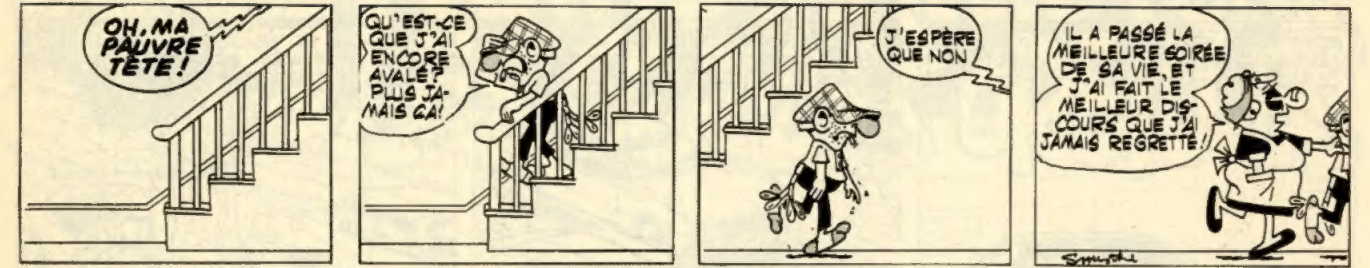
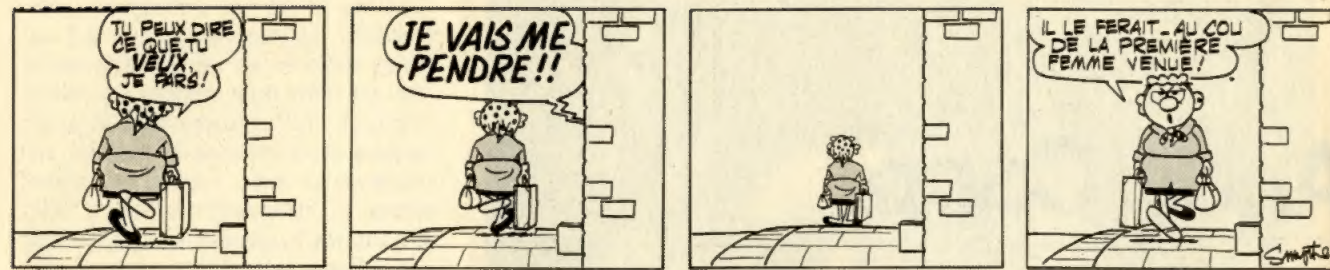
Chez Balland, la « Bibliothèque des Classiques du Cinéma » vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes. On se souvient que cette collection se limite pour l'instant aux classiques français mais on sait aussi que ceux qui président à ses destinées ont l'ambition de ne pas s'arrêter là. Rappelons-en brièvement le principe : chaque réplique du film est illustrée par une photographie du plan qui lui correspond sur la bande-image. C'est le procédé du roman-photo au secours de la mémoire défaillante du cinéophile. Le texte est celui qui a été prononcé par les acteurs au moment du tournage et ne correspond pas toujours, par conséquent, à celui établi par l'auteur au moment de l'élaboration du scénario. Nouveaux titres parus :

DROLE DE DRAME - de MARCEL CARNÉ
LA GRANDE ILLUSION - de JEAN RENOIR et CHARLES SPAAK.
PEREZ

Smythe

Andy Capp





FLÔTE, UNE HISTOIRE AVEC DES BAGNOLES !

LES PETITS-MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

Les années cinquante ne sont pas tout, ni les fantasmes débiles d'un Epistolier vieillissant, chenu, courbé sur ses vieux albums tel Freud sur un œdipe incarné. Dehors, en jetant un œil, le bon, il y a la réalité pupute de l'actualité. De tous côtés on produit, produit, produit, comme si un Thorez fou avait encore frappé, sévissant jusque dans nos petits miquets jusqu'alors préservés du stakhanovisme. Au milieu du flux, tous les 3-4 mois, nous ferons le point sur ce qui vaut qu'on mette la main au portefeuille.

GLENAT-GUTTIN STRIKES AGAIN :

Pendant quelques mois, dans ces mêmes pages, Jacques Glénat-Guttin vous a entretenu de BD, avant que son boulot d'éditeur ne l'accapare entièrement. Aujourd'hui, envers et contre tout, Glénat poursuit de sa province ses publications ; après les fameux CAHIERS DE LA BD (derniers parus : Brétécher, Gir), puis le CANARD SAUVAGE, il a sorti CARTON (paru ou en cours : Sempé, Chaval) sur le dessin d'humour, et il édite FANTAS-MAGORIE, sur le dessin animé, ainsi que des albums (Greg, Godard, Brétécher). Décrié par ceux mêmes qui ne cessent de l'imiter, envié par ceux qui le pillent et le plagient, Glénat poursuit un travail utile, celui de créer des outils de travail. Comment concevoir de la critique en ce domaine sans se référer au déblayage de terrain bien nécessaire entrepris depuis quelques années par ce garçon (qui a su rester simple, et, d'ailleurs glabre). Ces compliments à contre-courant (il est devenu de bon ton de le dénigrer systématiquement) pour dire néanmoins qu'il n'est pas un exemple à suivre. Il existe deux ou trois cents fanzines dont le seul but est de refaire du Glénat. Fanzines sans imagination, vous êtes de petits cons. Un Glénat est utile, deux Glénat feraient chier le monde, deux cents sous-Glénat méritent ce qui leur pend au nez : ne pas passer l'hiver.



L'ANGOISSE, LES MECS :

Encore un jeune éditeur à encourager, je ne cesse de faire des BA, j'en prends d'avance pour l'année. PSYCH'ASS a



sorti les « AVENTURES DE FREUD » de Vitalis, puis « CONTE A REBOURS » d'Illian Vitzwa, qui ne se sont pas assez vendus selon son goût. Aujourd'hui, Alain Viguier et ses amis sortent un remarquable recueil sur le thème de l'ANGOISSE. Au sommaire, des BD de gens inconnus ou mal connus, Bayard, Oghia, Coureuil (nos lecteurs, plus malins que les autres, le connaissent, eux), Vitzwa, Vitalis, et surtout une BD de Clay Wilson, difficile à traduire chez nous. Je peux répéter de S.C. Wilson ce que j'ai déjà dit de Calvo, Giffey, Crumb, etc... : c'est encore un des jalons essentiels de la BD populaire, c'est-à-dire celle qui ne regarde pas son nombril toutes les cinq minutes, mais qui parle des choses qui nous concernent, de leur propre époque, de la vie des gens eux-mêmes, tout en restant lisible. Son style, inimitable, ne peut se comparer qu'à celui de Dubout, Dubout dont il faudra que je vous cause dès que j'aurai le temps. C'est le même foisonnement, le même bouillonnement, l'abondance de personnages et de détails, la même démesure. Simplement, Wilson est très jeune, et il a vécu le grand mouvement américain des années 60-70. Son univers, très étroit, c'est celui des zonards parmi lesquels il a vécu, des motos, des putes, des Angels, des pirates (quand il transpose) et de la bière. ATOFF avait publié une remarquable interview de lui dans un ancien numéro toujours déniché. L'histoire d'ANGOISSE a été dessinée spécialement, et la couverture devra faire un choc. Coureuil c'est très bien aussi. 48 p., diffusé par Parallèles, 13 F.

UN PEU DE CLASSIQUE POUR SE REPOSER :

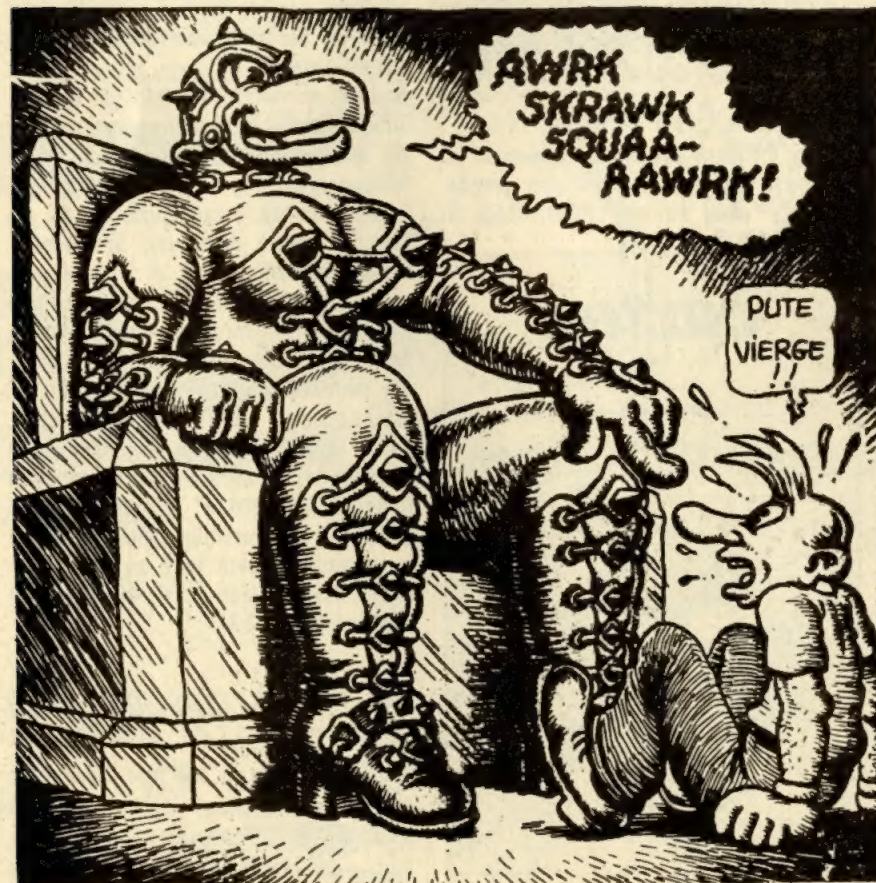
Y en a des qui en ont marre des PEANUTS dans Charlie. Quels cons ! Si vous croyez qu'on n'en a pas marre, nous, des lecteurs qui râlent et ne



s'abonnent pas (c'est, bien entendu, les mêmes)... La preuve que les PEANUTS manquent à des tas de gens qui ne lisent pas Charlie, c'est qu'Hachette les édite en albums (paru : LES AMOIRS DE SNOOPY). Ce qui est con, c'est qu'on en a délibérément fait un album « pour enfants », alors que les enfants se fichent des PEANUTS comme de Judy Garland. C'est une BD pour adultes avertis, c'est-à-dire capables de ne jouir que lorsqu'il y a des seconds degrés. Le second degré est au premier degré ce que Charlie-Hebdo est au mensuel : le mieux pour avoir l'air moins con, c'est de posséder les deux. Quoi qu'il en soit les PEANUTS en album c'est bien, mais ne serait-il pas mieux de reprendre simplement les albums américains, tels que Schulz les classe lui-même, plutôt que tous ces choix qui ne recoupent rien. Rappelons qu'Hachette publie tout un tas d'albums bon marché, et qu'il y en a quelques-uns de pas mal dans le lot, particulièrement M. Christian Godard et ses NORBERT ET KARL qu'on applaudit bien fort.

UN BRIN DE COPINAGE :

Pour continuer à encourager les jeunes gens qui s'autogèrent, signalons ceux qui font eux-mêmes leur petite crotte sans aller pleurer devant un éditeur plein de



sous. Olivier Taffin a fait son petit album avec ses bandes, inédites ou non. Ça s'appelle ECARTS, ça vaut 8 F, c'est très bien fait pour une fois et on demande comment font ces jeunots. Taffin a déjà passé des dessins un peu partout, même dans des revues ringardes, et il a fait la couverture du dernier RICTUS OCCITAN, excellente revue ignorée des parisiens, qui ont bien tort.

UN BRIN DE CAUSETTE JUSTE POUR LE PIED :

Je suis particulièrement ravi de vous faire part de la naissance d'un chef-d'œuvre que vous ne pourrez jamais vous procurer. C'est un fanzine d'une seule page (!), recto mais pas verso (!), ronéoté-alcool (!), quatre (4 !) couleurs, envoyé gratuitement (!), mais tiré seulement à 30 exemplaires pour emmerder les collectionneurs, et que n'ont reçu que les gens méritants, dont je suis niark niark. Ça s'appelle CLITORIS, c'est très drôle, et c'est fait par un des meilleurs « petits jeunes qui montent » (j'en causerai bientôt), un dessineux pas mal du tout pour son âge, et qui se nomme Volny. Je ne peux même pas reproduire la couverture de son zine, puisque c'est le zine entier. C'était un paragraphe sur l'utilité ou l'inutilité de la critique en bandes dessinées.

UN ÉCHO JUSTE POUR DONNER UNE BONNE ADRESSE :

FALATOFF (3 bis chemin des Carrières, 95230-Soisy) vient de sortir un numéro consacré à Cabu. Tout Cabu dans Charlie-Hebdo, tout sur Cabu dans Falatoff, Cabu n'a plus d'intimité.

SONDAGE CHARLIE :

Êtes-vous parmi les cons qui cessent de lire Crumb parce que c'est plus à la mode ?

— OUI, la preuve le Nouvel Obs en cause jamais, et la mode y s'y connaissent va-chement (1) ;

— NON, je le lis plus que jamais, d'ailleurs je viens d'acheter pour 6 F le superbe album édité en français par ACTUEL et dont le titre est LES TERRIBLES OBSESSIONS DE ROBERT CRUMB, 64 p. dont beaucoup d'inédits, en vente partout (1).

Théophraste EPISTOLIER
(1) Barrer la mention inutile.

bill tidy

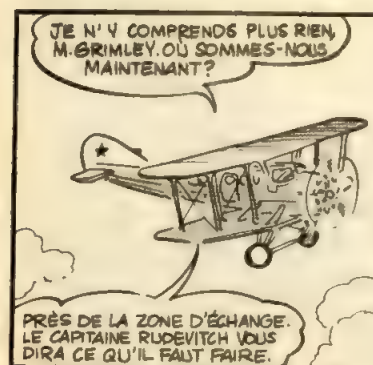
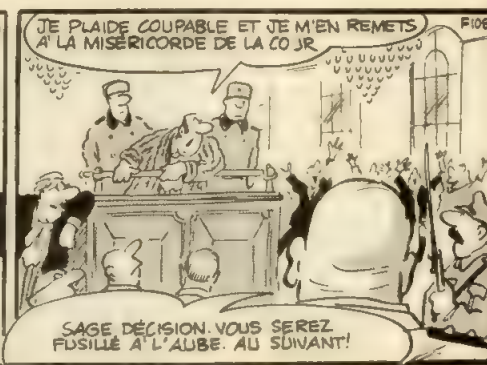
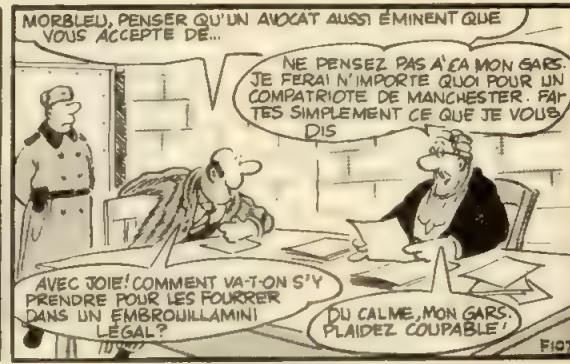
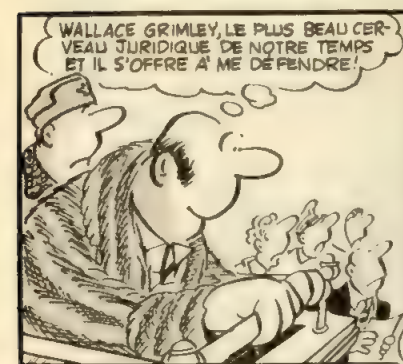
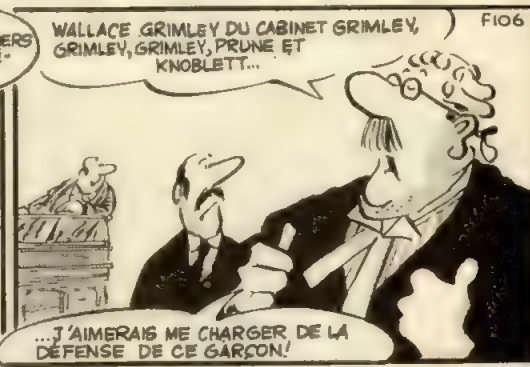
Fosdyke Saga - La famille Fosdyke, s'est enrichie grâce à la tripe et à l'opiniâtreté de ses membres. Papa Fosdyke est en Russie où il a des ennuis avec des russes, comme on s'imaginerait qu'ils sont dans le parisien libéré, le pauvre !

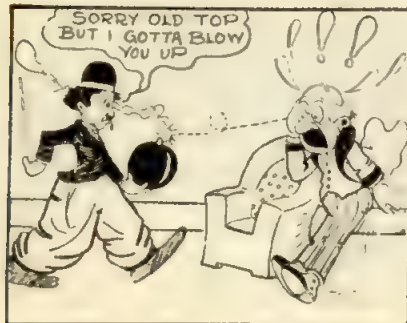
Tom Fosdyke est aux U.S.A. il a des ennuis avec des gangsters, comme on en voit dans les feuilletons à la télévision.

Albert Fosdyke, fait le tour du monde, car il n'a pas la bosse du commerce, ça ne l'empêche pas d'avoir des ennuis comme tout le monde.

FOSDYKE SAGA







On pourrait remplir un
numéro intéressant de Charlie
avec ce que des dessinateurs
connus faisaient avant qu'
ils étaient connus.

Parfois c'est tellement con
et copië que cela fait
rougir le spectateur.
Parfois pas.

Ce que George Herriman faisait avant Krazy Kat n'était ni mauvais ni excellent, sa "Dingbat famille" fait beaucoup penser à Mutt & Jeff, c'est "ce qu'on faisait" à l'époque. Dans les quelques centimètres de la marge dessous de son histoire il se libère peu à peu en dessinant des petits croquis. D'abord il y a un petit souris, dessiné très

↓ "The Dingbat Family", Herriman en y 10.
Krazy Kat y est dejã.

← *Détail d'une petite bande dessinée sur Charlie Chaplin, fait par Segar en 1915. 14 ans plus tard il commencerait Popeye.*

élémentairement. Puis un briquet,
et plus tard un chat.
Après quelque temps le souris



↑ „Major Ozone”, de Herriman
en 1906

l'appelle "Krazy Kat", en août 1910. Pendant quelque mois les deux animaux se développaient dans la marge, comme "Fat Freddy's Cat" en dessous des "Freak Brothers" de Gilbert Shelton. Le dernier jour de 1910 Ignatz le souris prédit que 1911 sera une année dure pour des "Kats". Et dès 1911 Herriman ne faisait que

Krazy Kat, la bande dessinée la plus folle et belle (surtout dans les pages hebdomadaires) qu'on a vu. Il se libère totalement, démolit la langue anglaise et construit sur les débris la langue Herrimanais. Tout en se limitant à une histoire d'amour triangulaire entre Ignatz, Offissa Pupp et Krazy, qui a des variations sans limites.

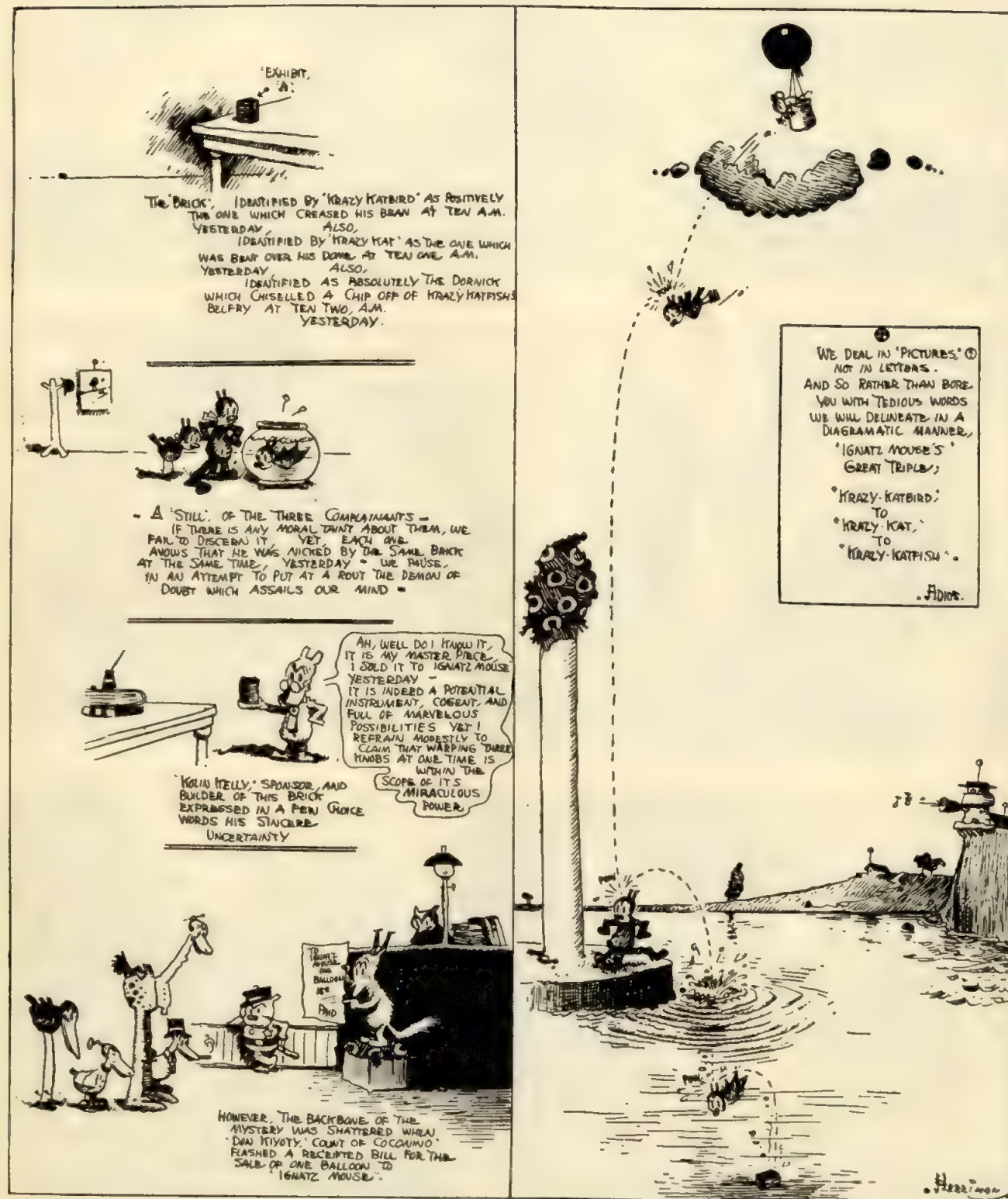
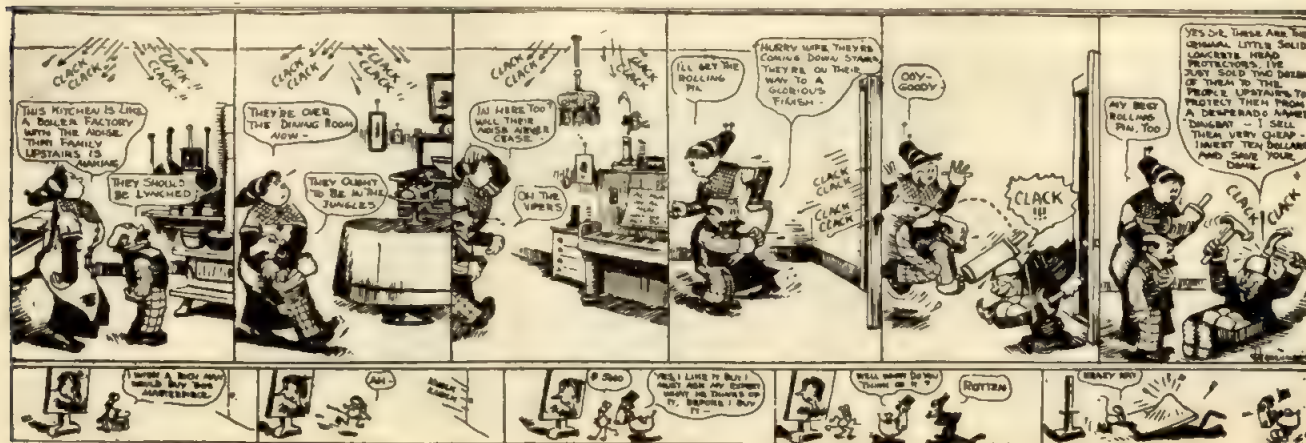
La "Real Free Press" (oude
NIEUWSTRAAT 10. AMSTERDAM) a
publié deux tomes de 52 pages
plein de Krazy Kat (210 francs)

↓ Herriman, dessiné par Toost Swarte

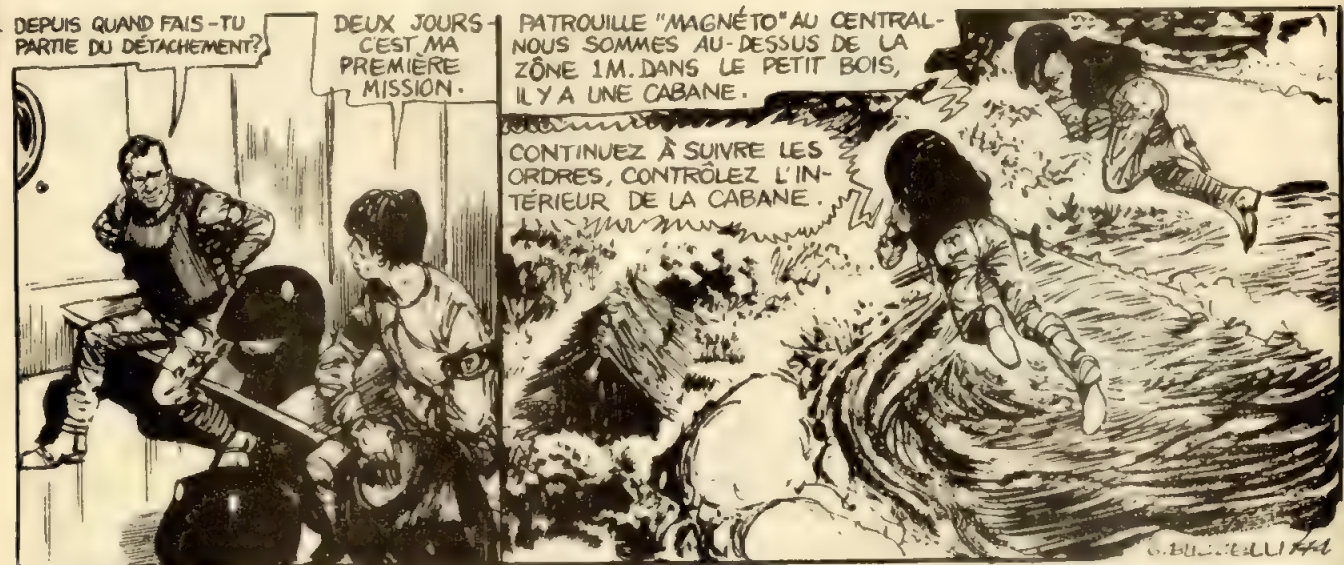
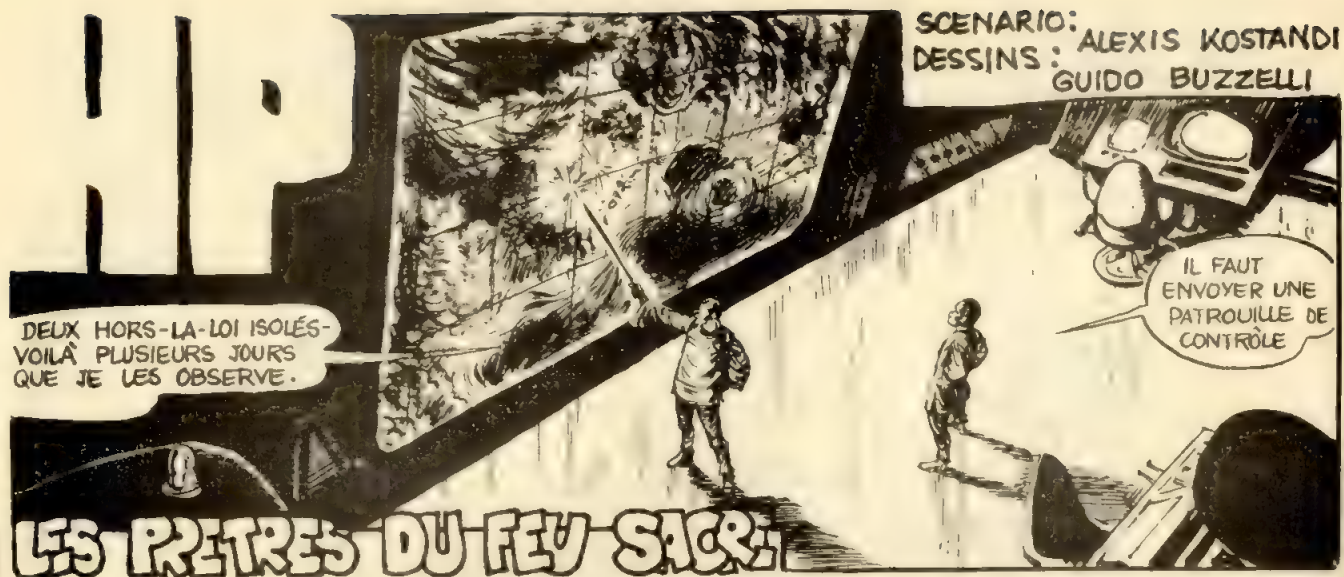


dans la langue originale.
Dans le 2^{me} tome on trouve
beaucoup de Krazy ancien:
les petits croquis de la marge,
ce qui permet de suivre la
développement des caractères.

Un Krazy Kat de 1917 →



Sachez que H.P., le cheval fabuleux, n'est qu'une machine inventée par les technocrates de la cité pour espionner les hommes libres. Et tout le reste n'est que littérature...





ILS VONT TE FICHER D'APRÈS LEUR SYSTÈME DE CLASSIFICATION - JAMAIS ILS NE TE PERMETTRONT D'EN SORTIR.

C'EST UNE VIEILLE HISTOIRE...

UNE VIEILLE ET STUPIDE HISTOIRE, FAITE DE MÔDES ET D'ÉTIQUETTES. N'EN PARLONS PLUS, ET RENTRONS AU CAMP, NOUS AVONS ÉTÉ BIEN LONGTEMPS ABSENTS.



JE SUIS MF-39 - TU M'AS FAIT DEMANDER?

AH, OUI... JE T'AI FAIT DEMANDER... ASSIEDS-TOI DONC.

GRACE À L'INTERVENTION DE QUELQU'UN, TU AS ÉTÉ EXEMPTÉ DES TRAVAUX DURS.

JE NE COMPRENDS PAS! QUI EST CE "QUELQU'UN"?

EH BIEN, COLONEL, ME VOILÀ PRÊT.



T'INQUIÈTE PAS DE ÇA... CONNAÎTRE SON NOM, NE T'AVANCERAIT PAS... CE QUI EST SÛR, C'EST QU'IL S'AGIT D'UN PERSONNAGE INFLUENT.

JE TE TROUVE BIEN PERSUASIF ET BIEN COURTOIS, COLONEL... JE ME DEMANDE CE QUE TU ATTENDS DE MOI?

MF-40. JE VOUDRAIS TE PARLER DE LUI... ET J'ESPÈRE QUE TU ACCEPTERAS DE COLLABORER AVEC MOI.

EH BIEN - JE T'ÉCOUTE-



AVEC NOUS, COLONEL, AVEC NOUS.

COLLABORER AVEC NOUS, POUR RÉCUPÉRER HP.

BIEN ENTENDU. À VOS ORDRES, ZETAWAPPA 30.



REPOS, COLONEL. À CAUSE D'UNE AVARIE MÉCANIQUE IMPRÉVUE, HP EST TOMBÉ AUX MAINS DES REBELLES, AMIS DE TON FILS, MF-39.

NATURELLEMENT - ET C'EST LA RAISON POUR LAQUELLE J'AI FAIT APPEL À TOI.

TU VEUX DONC QUE JE COMPLOTE CONTRE MON FILS?

JAMAIS MF-40 N'ACCEPTERA DE T'AIDER.

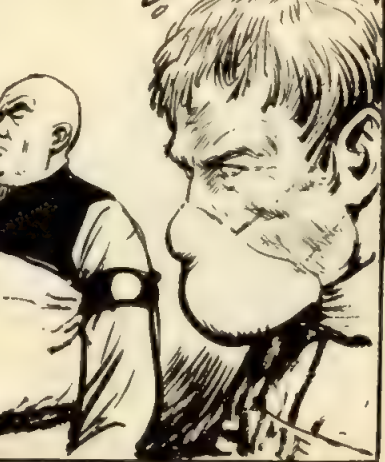


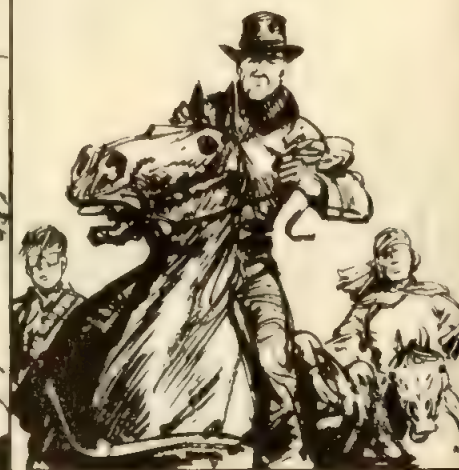
COMPLOTER! CE N'EST PAS LE TERME QUI CONVIENT... NON, IL FAUT QUE TU LUI PARLES, QUE TU EXPLIQUES LES CHOSSES... VOILÀ...

JE NE VOUS PROMETS RIEN. J'Y RÉFLÉCHIRAI-

RÉFLÉCHIS BIEN, MF-39 - ET JE SAURAI VOUS MONTRER MA RECONNAISSANCE, À TOI ET À M.F. 40

VER DE TERRE!!







DESCENDEZ DE CHEVAL, LES MAINS DERRIÈRE LA NUQUE -



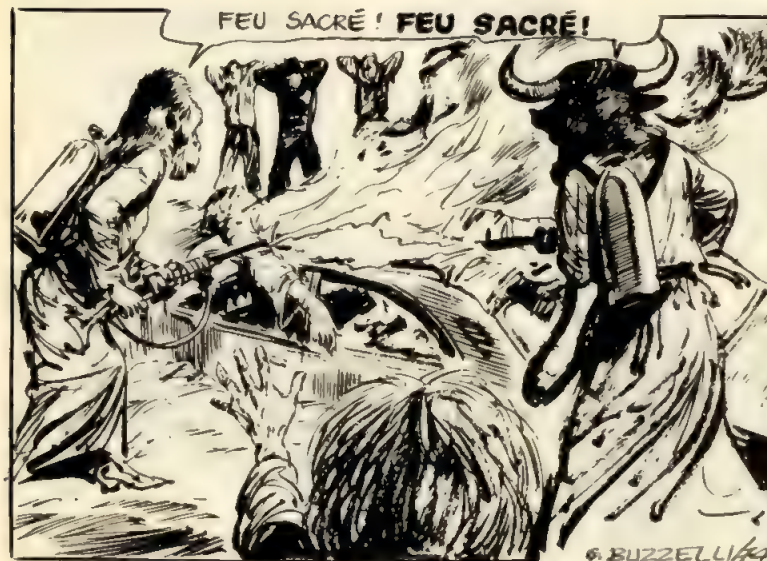
À TERRE, LES GARS !



QUI ÊTES-VOUS ? QUE VOLEZ-VOUS ?



FEU SACRÉ, JE TE CONFIE LE CORPS DE CET HOMME, AFIN QUE, PAR TON POUVOIR, TU LE PURIFIES !



À TOI, MAINTENANT, AVANCE !



MAIS, J'AI RIEN FAIT...



TOUS LES HOMMES ONT FAIT DES CHOSSES QUI EXIGENT LA PURIFICATION.

ILS VONT NOUS TUER TOUS.
ON N'A PAS LE CHOIX.



ALLONS-Y, MACHOIRE DE FER!



B. BUZZELLI / 74

SALETÉS DE MONSTRES
DÉGUISÉS EN ANIMAUX.



PROTÈGE-MOI, FEU SACRÉ, PROTÈGE-MOI!
CES HOMMES SONT DAMNÉS -
IL FAUT LES PURIFIER.

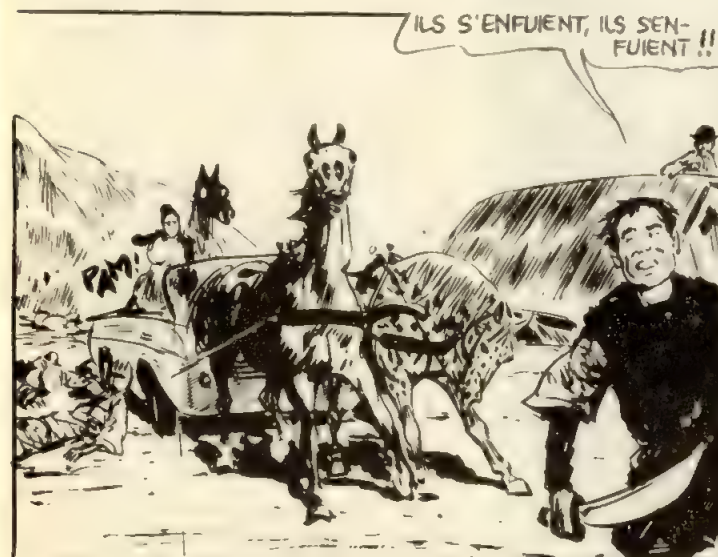


AAH! AAH!



DIRIGE MON TIR, FEU SACRÉ!

MAUDITS FANATIQUES!



TOUS EN SELLE, LES GARS!
ÉLOIGNONS-NOUS D'ICI, LE PLUS
VITE POSSIBLE!



B. BUZZELLI / 74

à suivre

JASMIN, MALOUF, MEZOUE ET ELLAGMI

« Jasmine ! Jasmine !... ». Le soir, de Bizerte à Tunis et jusqu'à Nabeul, Sousse, Sfax, en passant par Kairouan, de jeunes garçons — ou parfois aussi des adultes, et même, comme à Sidi Bou Saïd, de vieux vendeurs en costume tunisien traditionnel — proposent des bouquets de jasmin : des « machmoums » (littéralement : des « bouquets à sentir »). Deux sortes de machmoums à ne pas confondre : le « jasmine » proprement dit et le « machmoum el fel » aux fleurs plus grosses. Cent millimes, c'est-à-dire environ un franc, cela vaut-il la peine de s'en priver ? Toute la soirée, vous pourrez vous enivrer du parfum du jasmin, surtout si vous le mettez à l'oreille, comme les Tunisiens. Et pour les femmes, des colliers ont également été prévus. Une vraie défoncée au jasmin... A Sidi Bou Saïd — 15 km de Tunis —, village légendaire aux murs blancs et aux portes bleues cloutées (Saint-Louis, dit-on, aurait quitté ses compagnons de Croisade pour y épouser une jeune Berbère et devenir le Saint Bou Saïd), on se réunit tous les soirs dès la fin de l'après-midi sur la place, devant le célèbre « Café des nattes », et l'on peut tout à loisir déguster le thé à la menthe, fumer la narghilée (la « chicha »), tout en respirant l'odeur du jasmin. Que demander de plus ?... C'est tout un art de vivre. Mais il manque la musique, nous direz-vous. Attendez un peu... vous n'avez pas diné ? Alors pourquoi ne pas aller juste à côté, chez Chergui, écouter le « malouf » ? Un bon repas tunisien, pas cher, augmenté de... deux cents millimes (oui, deux francs), de 21 h à minuit, c'est-à-dire lorsque jouent les musiciens. Et vous vous laisserez emporter par le « malouf », en vous étonnant — sans toutefois trop le regretter — de voir si peu de touristes parmi l'assistance.

Le « malouf », nom mystérieux qui semble se refermer sur lui-même dès qu'on l'a prononcé, désigne une musique bien spécifique. Populaire, certes, mais aussi d'une certaine façon « pour initiés » : il y a des spécialistes, des passionnés du « malouf », des fanatiques qui en connaissent toutes les subtilités les plus cachées. Une musique lancinante, nostalgique et immédiatement reconnaissable par le balancement particulier,



Mezoued (Tatahouine)



Gabès : une réserve d'« ellagmi »

l'effet de tanguage que provoque la mise en place des rythmes et des mélodies. Des motifs instrumentaux mélodiques sont repris en alternance par un chœur à l'unisson (souvent formé par les voix des musiciens eux-mêmes), tandis que les percussions marquent sans discontinuer les rythmes sur un tempo assez lent ne s'accéléralant que vers la fin du morceau. Chaque morceau dure généralement assez longtemps : vingt minutes, une demi-heure et même plus. Un groupe de malouf peut être composé d'un oud, d'un violon, d'un accordéon, d'une darbouka et d'un tar (1) — comme chez Chergui où une chanteuse et un chanteur viennent s'ajouter aux instrumentistes — vocalistes, tous vêtus de la traditionnelle « djebbia » blanche —, et il peut aussi y avoir un naï, un kanoun, et même plusieurs instruments de chaque type, afin de donner à l'ensemble une plus grande ampleur. Les origines du

malouf remontent aux temps moyen-âgeux où Cordoue, Séville, Valence et Grenade étaient des centres importants de la musique arabe. Outre les accents andalous qui le caractérisent, on trouve dans le malouf une certaine tristesse fondamentale — la nostalgie du pays perdu — que vient seulement interrompre et contredire l'accéléralion finale, le moment où le rythme devient de plus en plus rapide et où l'auditoire, revigoré, tape dans ses mains de plus en plus fort. Spécifique, la forme musicale du malouf reste toutefois très proche de celle de la classique « nouba », elle-même issue de la forme du poème chanté arabo-andalou « mouachahat » sur lequel nous reviendrons. Des morceaux sont très connus, tels « Ouaslet Asbain » ou « Refka Malek El Hosni ». Après l'ouverture, les motifs s'enchaînent, toujours dans le même ordre. Loin de la monotonie que certains veulent y voir, la continuité et la régularité créent un charme, au sens fort du terme. On trouve principalement le malouf dans la moitié Nord de la Tunisie : le Ras-Jebel, Tunis, Kairouan, mais surtout Testour où en juin 67 a eu lieu le premier Festival du Malouf. Malheureusement, à des exceptions près, les groupes de malouf se produisent relativement rarement devant le grand public (par exemple, le malouf n'est pour ainsi dire jamais joué lors des mariages). Les musiciens de Testour sont renommés : dans un café, une boîte d'allumette suffira à un chanteur solitaire pour marquer le rythme et, que s'ajoutent ou non un oud et d'autres accompagnateurs de rencontre, ce sera encore le malouf... Comme le blues, il s'agit avant tout d'un état d'esprit. On ne trouve en France qu'un seul disque de malouf, (Artistes Arabes Associés CDA 73.550) : quatre



Jasmine



Darbouka, mezoued et bendir (Tatahouine)

morceaux enregistrés par le groupe El Fen, Tunis.

Mais le malouf n'est pas toute la musique tunisienne... Grâce à Salah El Mahdi — qui est sans nul doute l'un des plus fins spécialistes au monde de la musique arabe et dont nous ne saurions assez recommander le petit livre en français paru chez Leduc (avec, entre autres, des exemples de modes, de rythmes, etc...) —, nous avons pu écouter des ensembles traditionnels de diverses régions de Tunisie : Kef, Kasserine, Sousse, Sfax, Gabès, Gafsa, Nefta... D'une région à l'autre, des caractéristiques plus ou moins subtiles peuvent être remarquées, mais si l'on compare la musique du nord avec celle du sud où l'influence de la musique africaine noire se fait sentir, la différence apparaît très grande.

La Tunisie, mieux vaut y aller en indépendants. Sur place, plusieurs moyens de locomotion sont à votre disposition : taxis pour les petites distances (pas chers du tout), taxis « de louage » pour les plus grandes (il faut se grouper à quatre ou cinq avec d'autres voyageurs pour que le prix devienne intéressant). Il y a aussi le chemin de fer, les cars locaux, pas toujours très confortables mais qui vous donnent l'occasion de faire des rencontres et de mieux connaître le peuple tunisien. L'idéal reste tout de même de partir à plusieurs en voiture, ce qui laisse une plus grande liberté de mouvement et permet de se rendre en des endroits difficilement accessibles autrement. Au sud de Gabès, vous pourrez passer la nuit au Ksar Ouled Djebbab, près de Tatahouine, dans des « ghorfas » — sortes d'alvéoles superposées, de greniers destinés à ensiler le grain et qui servaient aussi de refuge à la population du village en période d'insécurité —, et à

Matmata, dans des demeures « troglodytiques ».

L'été, en Tunisie, vous aurez, bien sûr, l'occasion d'assister à de nombreuses fêtes, et principalement des fêtes de mariage. Un instrument que nous avons souvent entendu, surtout dans le sud, est le « mezoued », c'est-à-dire la cornemuse arabe. Un mezoued, une darbouka, éventuellement un bendir, et la musique commence : des variations répétitives prises sur un tempo généralement très



Mezoued (Tatahouine)

rapide. Nous nous souviendrons longtemps des improvisations sur le morceau « Sidi Mansour » que nous avons entendues à Tatahouine. Des improvisations d'une vitalité intense au cours de laquelle le joueur de mezoued se mettait brusquement à danser tout en continuant à jouer de plus belle, soutenu et stimulé par les percussions et les claquements de mains de l'auditoire, jusqu'au vertige... Age moyen des musi-

ciens : dix-huit à vingt ans. Une musique à la fois traditionnelle et vivante où la place laissée aux initiatives personnelles est bien plus grande qu'on ne le croit communément. Quant à « Sidi Mansour », qui a été composé il y a un certain nombre d'années par le chanteur Mohamed Verrari et dont les paroles évoquent la figure d'un célèbre marabout, c'est un véritable « tube » que l'on entend aux quatre coins de la Tunisie, presque un hymne national...

« Si vous allez à Gabès, ne manquez pas de goûter l'ellagmi ! » Nous avons suivi le conseil de Mohamed Verrari et avons bu le fameux vin de palme dont il s'est fait l'apologue dans la chanson qui en porte le nom (45 t CDA 73.16). Pour recueillir l'ellagmi, on incise le haut du tronc d'un palmier, on y place un conduit — un roseau — et, juste en dessous, un récipient, généralement une « gargoulette ». Aller chercher le précieux liquide au sommet du palmier n'est pas une entreprise de tout repos : pour grimper, on procède par bonds successifs en s'aidant d'une corde que l'on tient aux deux bouts comme une corde à sauter, une corde qui enserré le tronc de l'arbre et que l'on fait remonter graduellement, par à-coups. Absorbé sitôt que recueilli, l'ellagmi est une boisson non-alcoolisée dont la saveur est plutôt agréable, mais si vous le laissez fermenter une journée, il devient aussi fort que le whisky !...

Le prochain Ali-Charlie sera consacré aux problèmes que l'existence même de la musique arabe d'aujourd'hui semble poser à certains, et nous parlerons entre autres du si controversé Festival de Tabbarka.

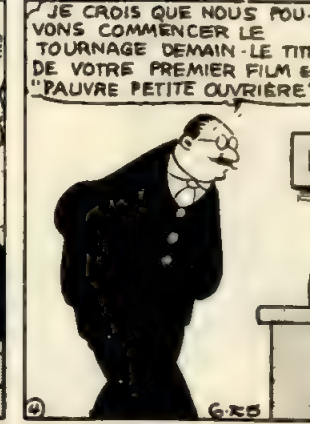
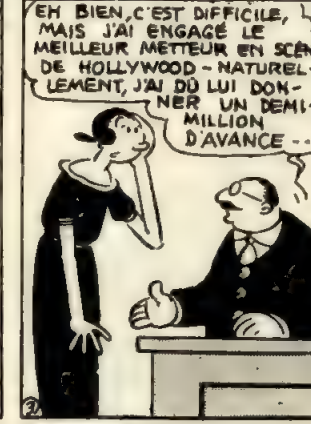
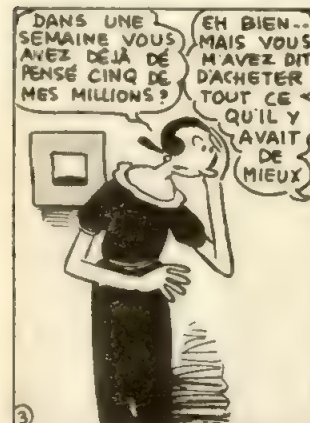
Daniel Caux

(1) Cf. « Charlie » n° 60 et 61.

EC SEGAR

POPEYE LA FORTUNE OU L'AMOUR

Popeye - résumé des chapitres précédents - voir l'éditorial page 2







fin de l'épisode

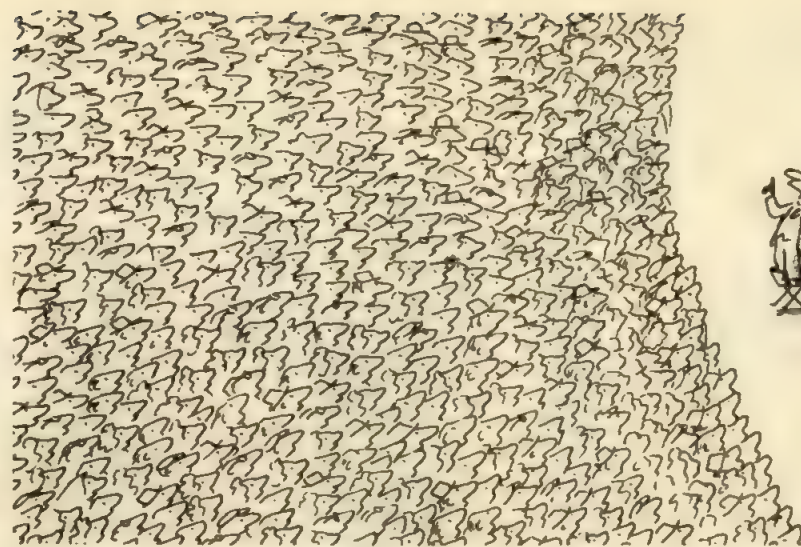
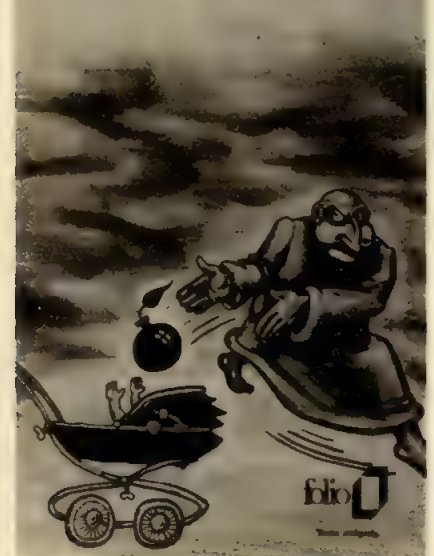
LU EN FUMANT UN CIGARE

SEMPÉ. BONJOUR BONSOIR - Denoël
Un beau livre bleu, plein de dessins qui donnent envie de rire, et une exposition pleine de dessins qu'on a envie d'acheter. Sempé est un des rares dessinateurs que j'admire et qui ne collaborait pas à Charlie. Eh bien à partir du mois prochain il collabore à Charlie. C'est pas formidable ça ?

WILLEM. LE CRIME ÇA PAIE - Folio
C'est un livre inédit. Ce qui est exceptionnel dans les livres de poche. « Je n'aime pas de refaire toujours le même livre » m'a dit Willem. Dans ce livre vous retrouverez Barstein le fameux terroriste, Gaston Talon le détective privé et sa moche secrétaire, Fred Fallo, le bandit et bien d'autres qui ont tous la particularité d'être obsédés sexuels, comme nous ! Comme vous ! Comme Folio ! Comme Gallimard !

WOLINSKI. GEORGES LE TUEUR, suivi de, ma voisine est une salope.
Ce livre est très très bon. C'est imprimé un peu petit mais si c'était imprimé plus

Willem
Le crime, ça paie



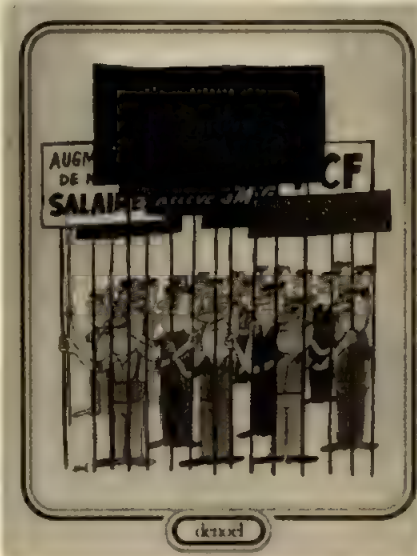
grand ça ne serait pas un livre de poche. Vous trouverez à l'intérieur tout ce qui peut plaire à un public intelligent et cultivé. On sent que j'ai beaucoup vécu et que je suis allé au fond des choses. On sent que je suis un type bien et on se dit j'aimerais bien le connaître et prendre un verre avec moi. Je veux bien prendre un verre avec tout acheteur qui pourra me montrer le livre mais je vous avertis, je ne gagne pas à être connu. C'est ça mon problème.

eu mauvais goût, ça n'empêche pas les éditeurs de lui confier des anthologies, c'est chiant, pesant, du boulot de feignant sous payé. Pour illustrer la médiocrité du texte accompagnateur de Sternberg, voici un exemple ! « Celui qui ne marche pas au pas dans les rangs de la médiocrité n'a que peu de chances de pouvoir boucler sa fin de mois, il lui reste, en échange, sa faim de mois... » Pauvre Sternberg ! Il marche dans les rangs de la médiocrité mais cela ne lui réussit pas.

W.

UN SIÈCLE DE DESSINS CONTESTAIRES - ANTHOLOGIE DE JACQUES STERNBERG

Un livre qui ne tardera pas à être soldé sur les quais. Sternberg à toujours



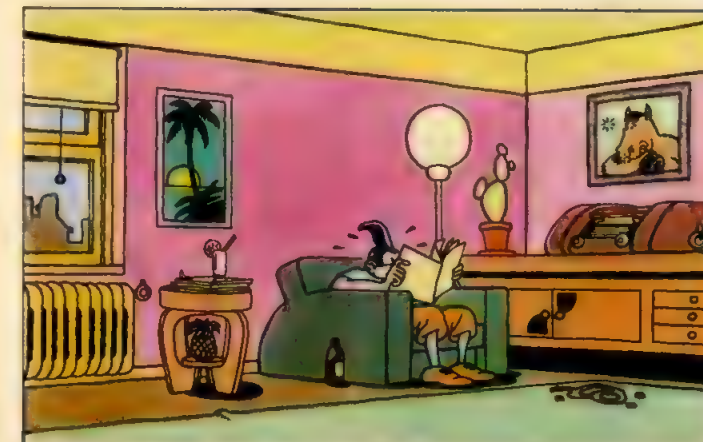
Wolinski
Georges le tueur
suivi de Ma voisine est une salope



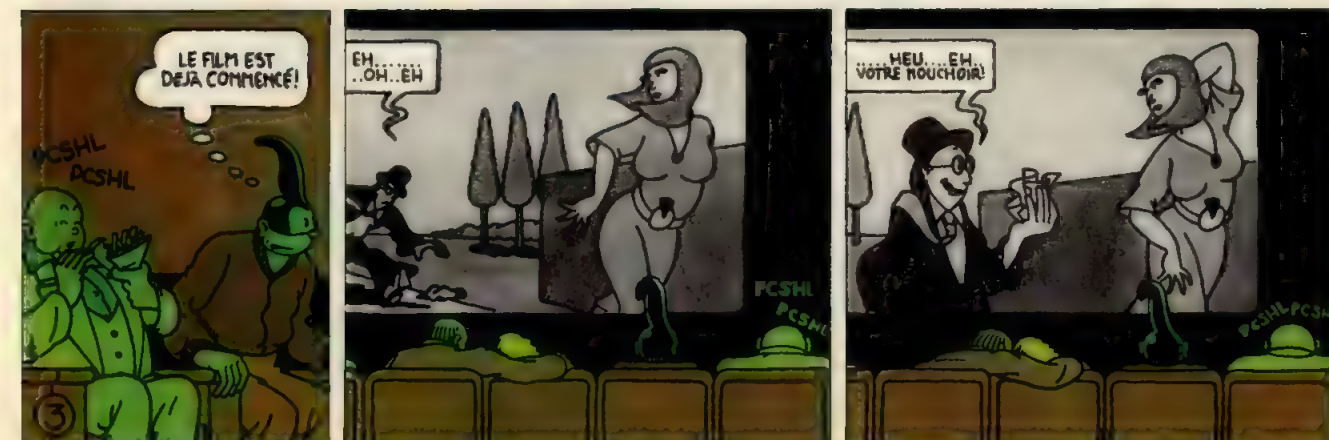
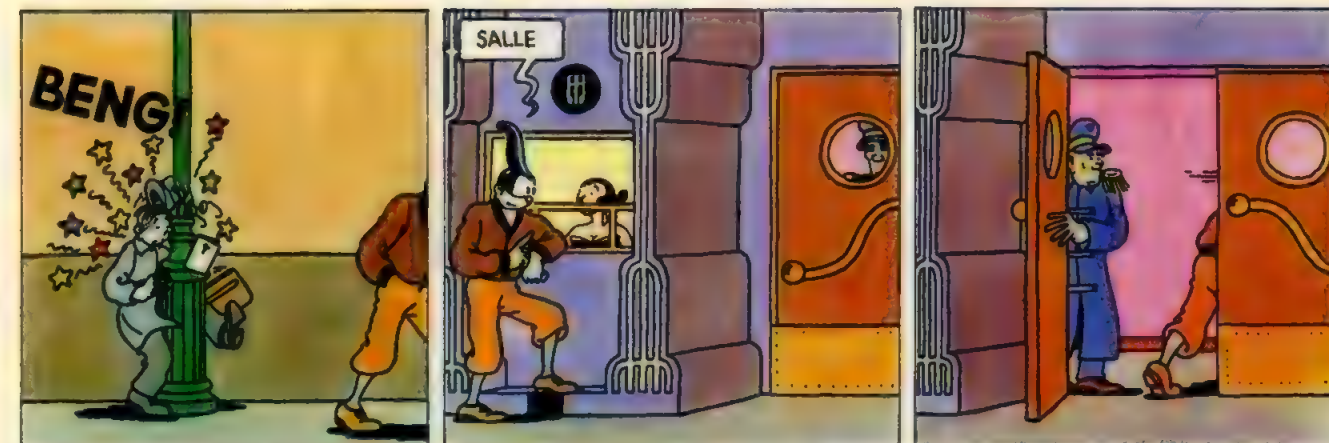
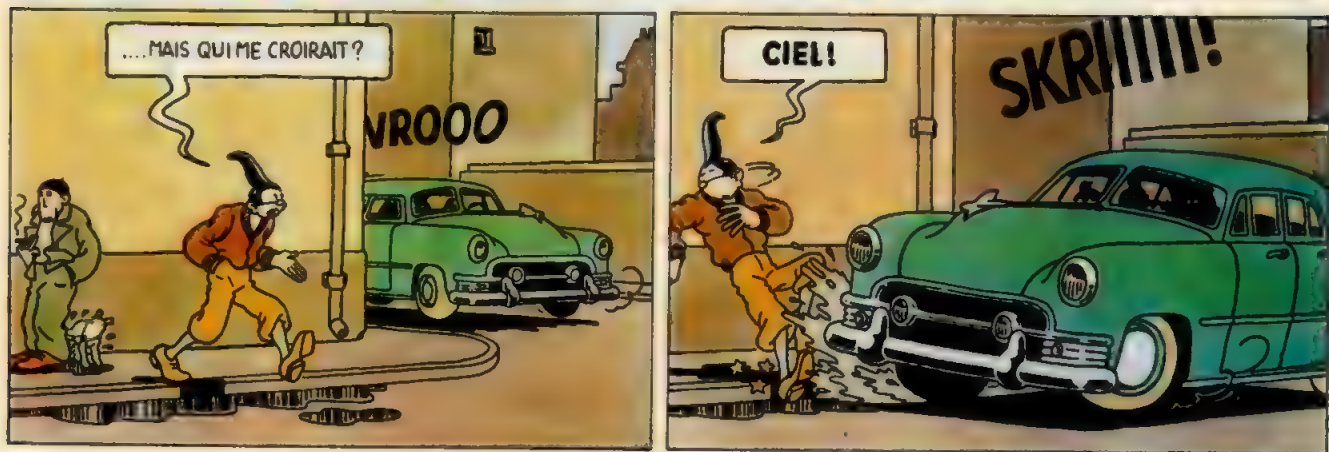
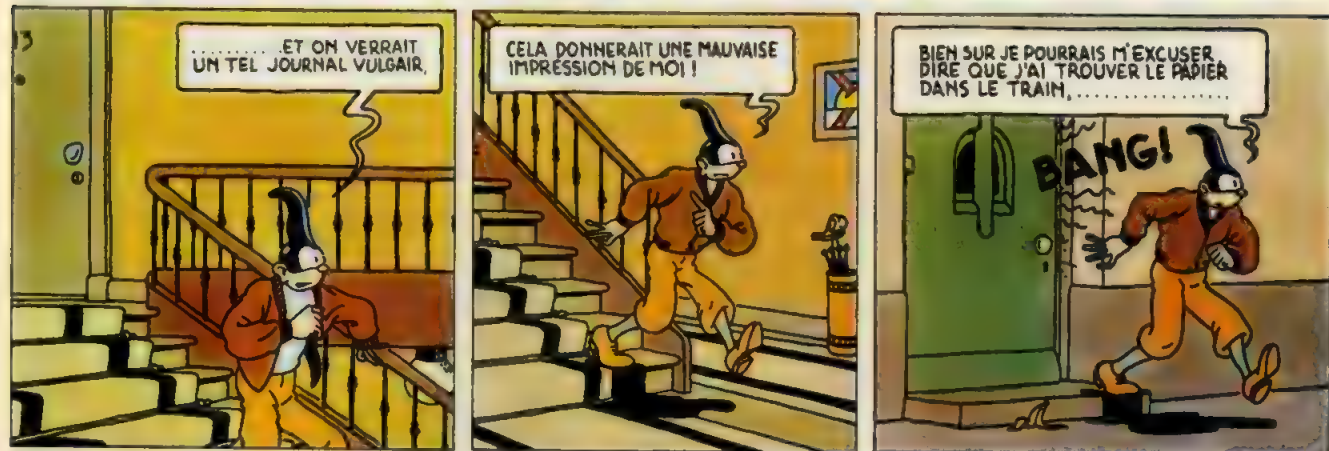
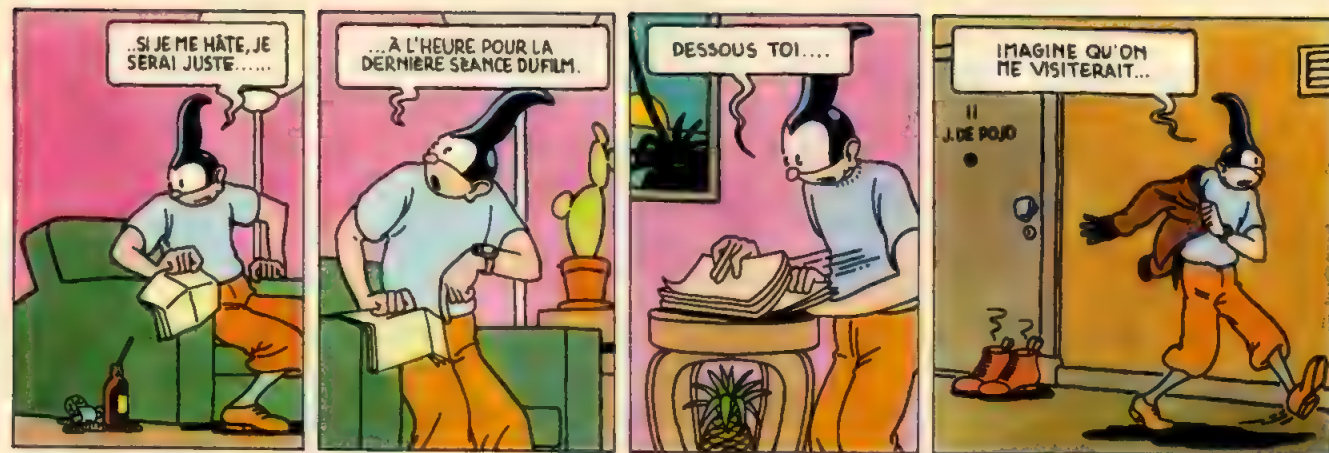
FORO DE PAJO

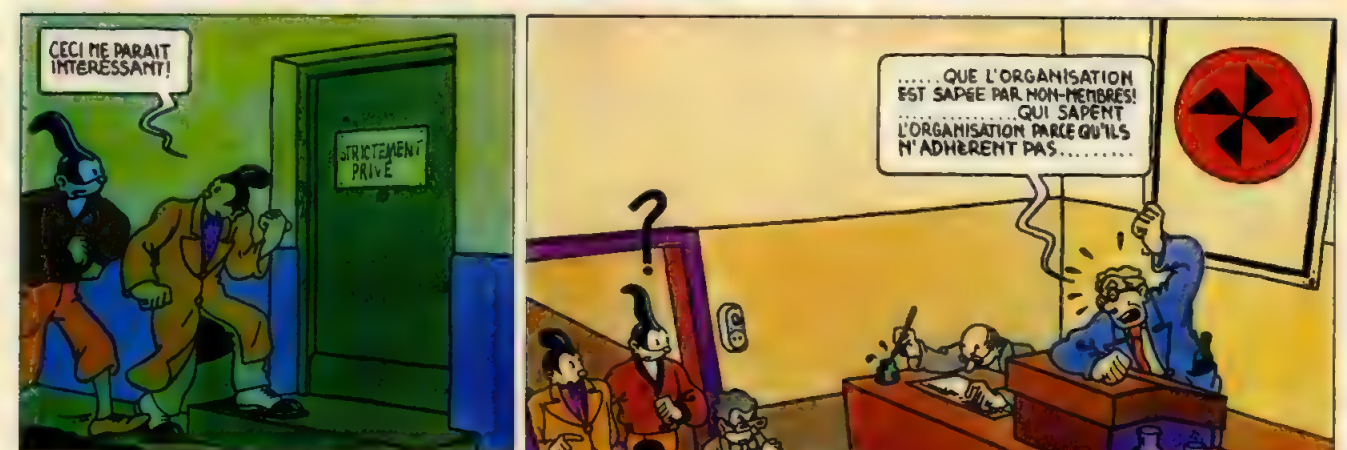
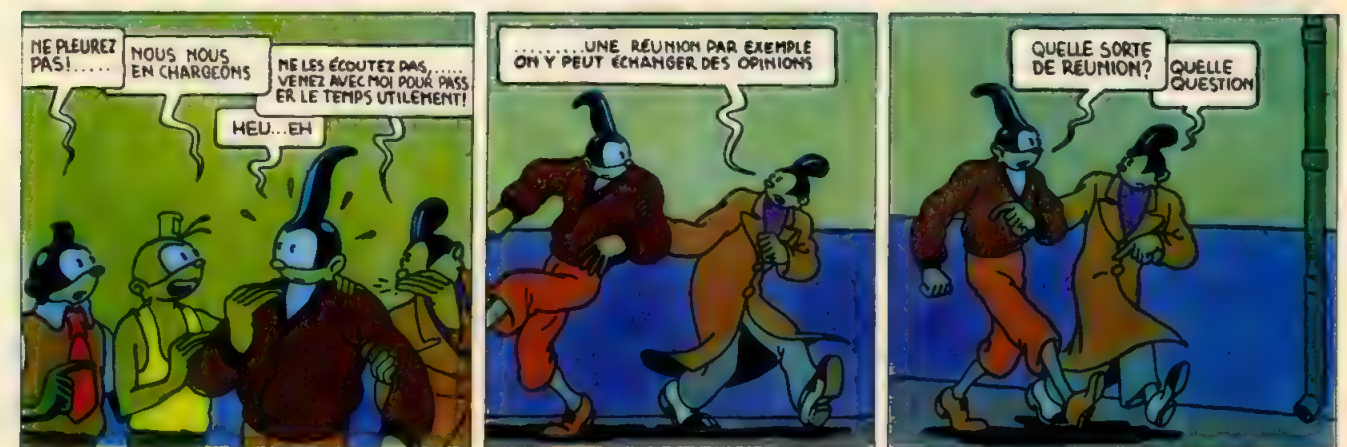
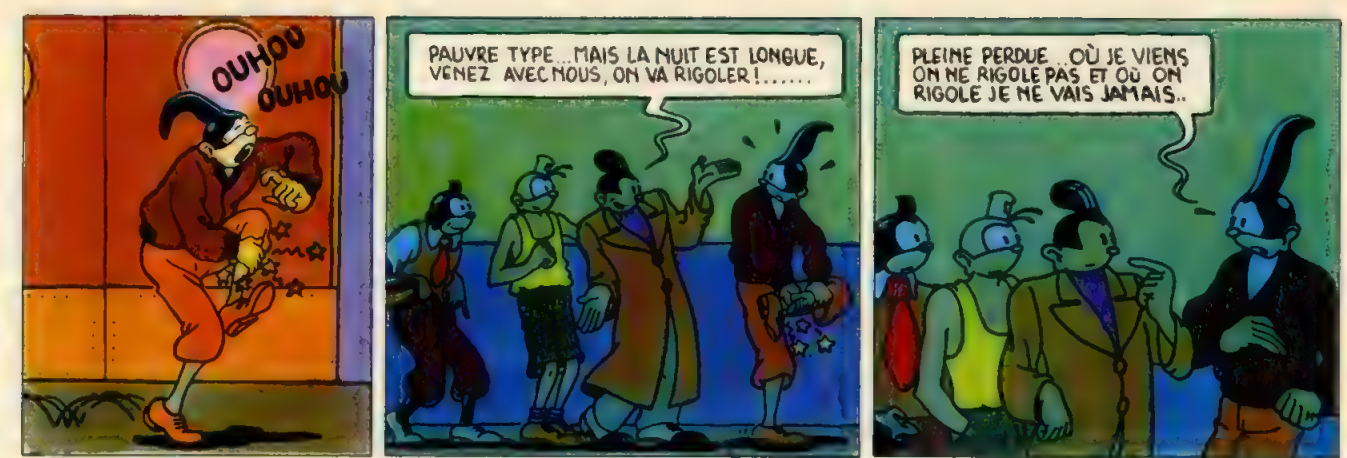


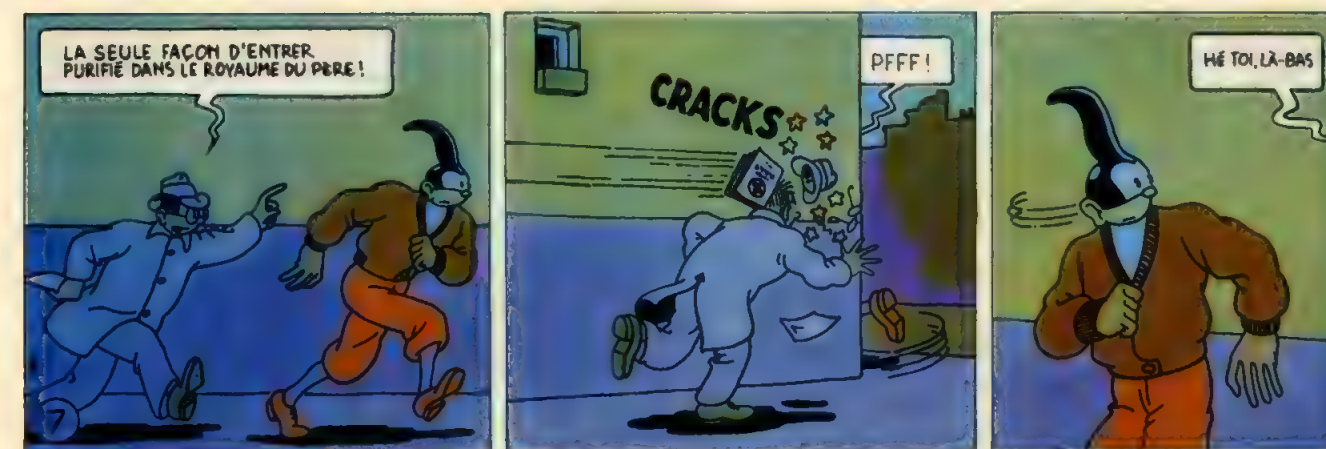
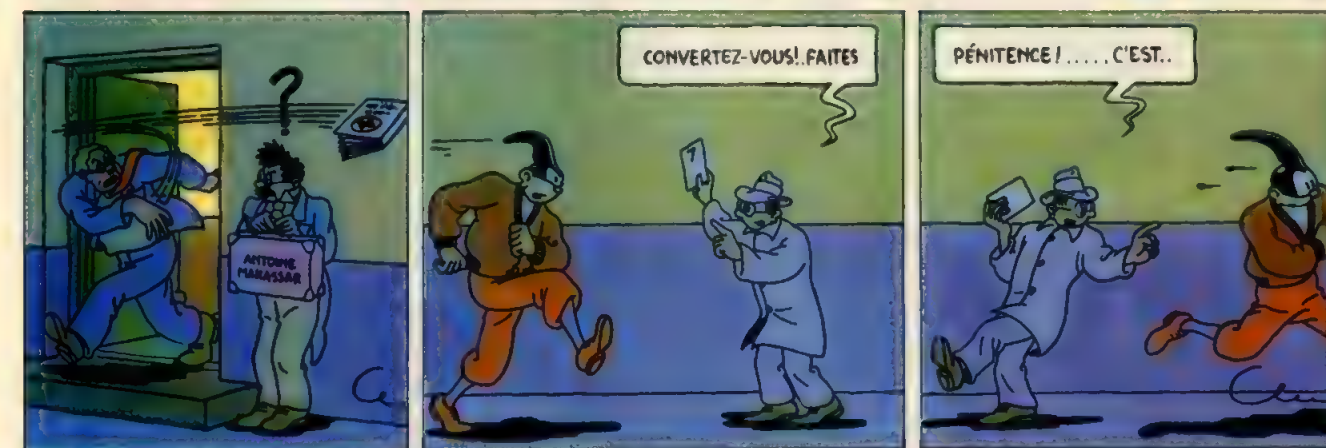
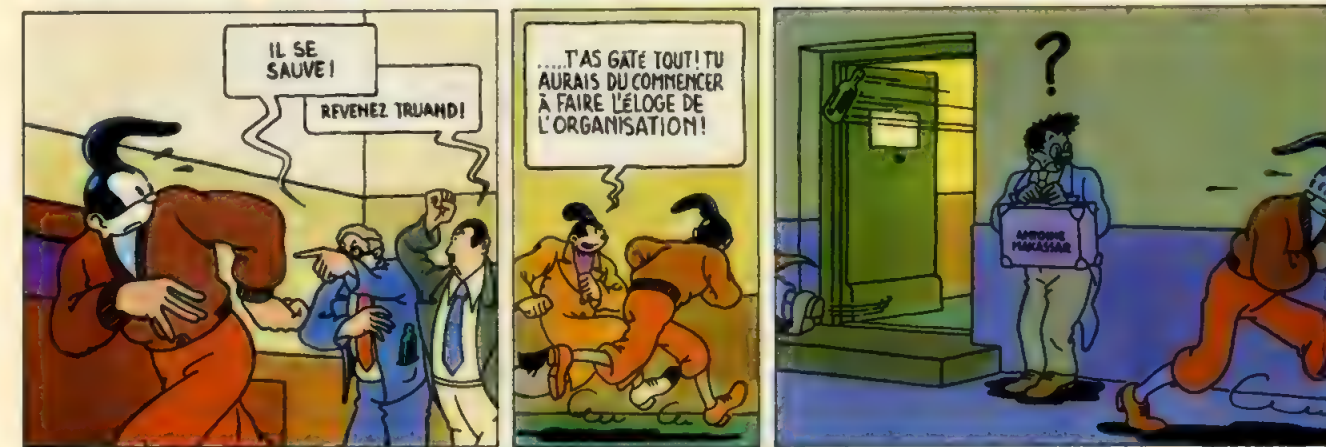
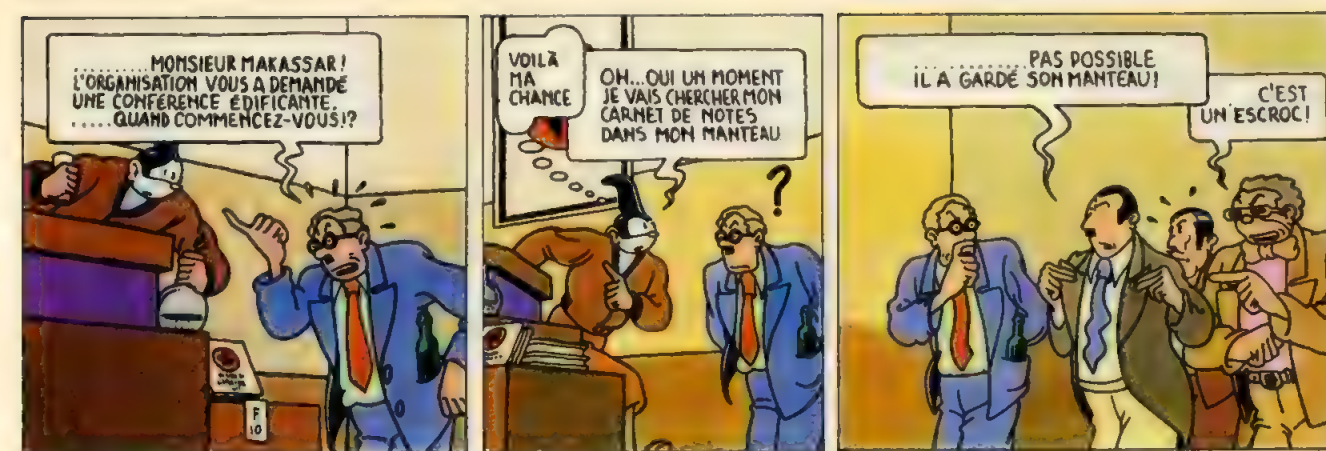
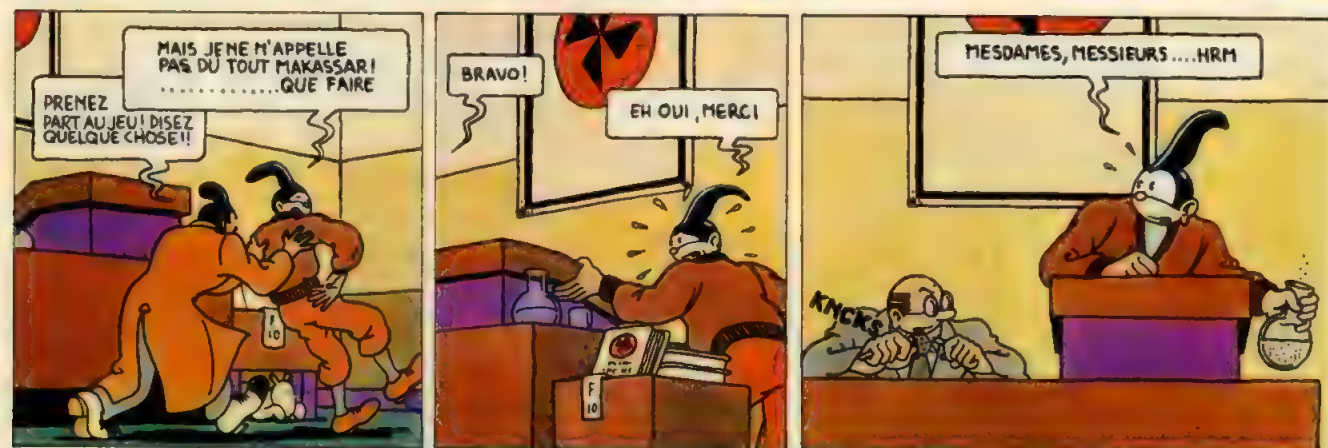
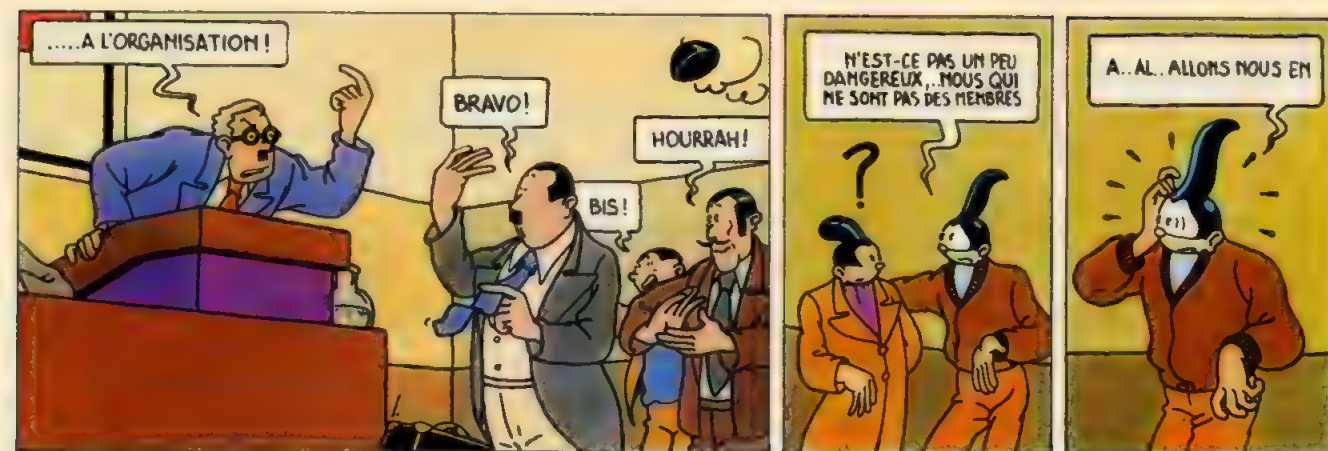
IMAGO MODERNA

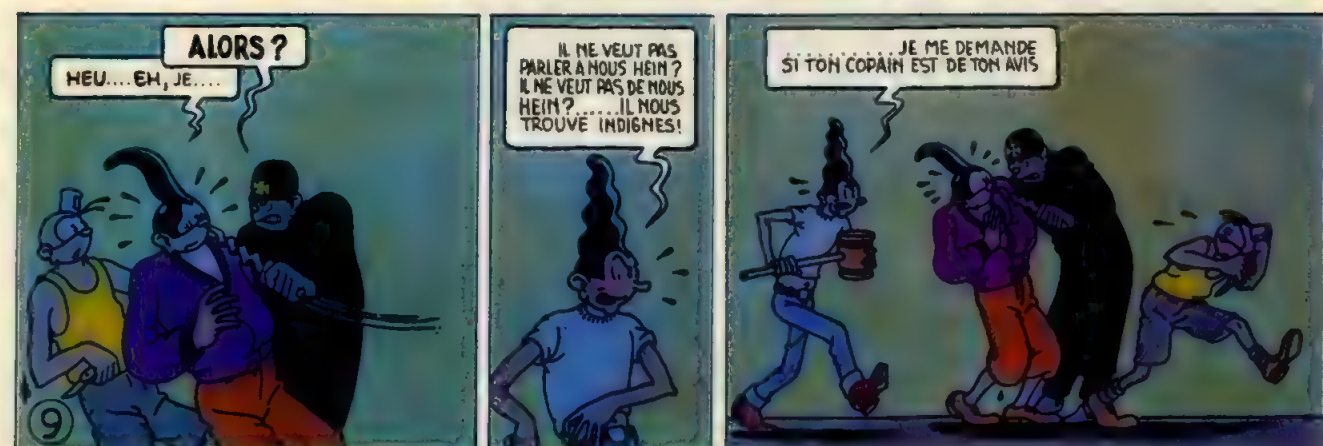
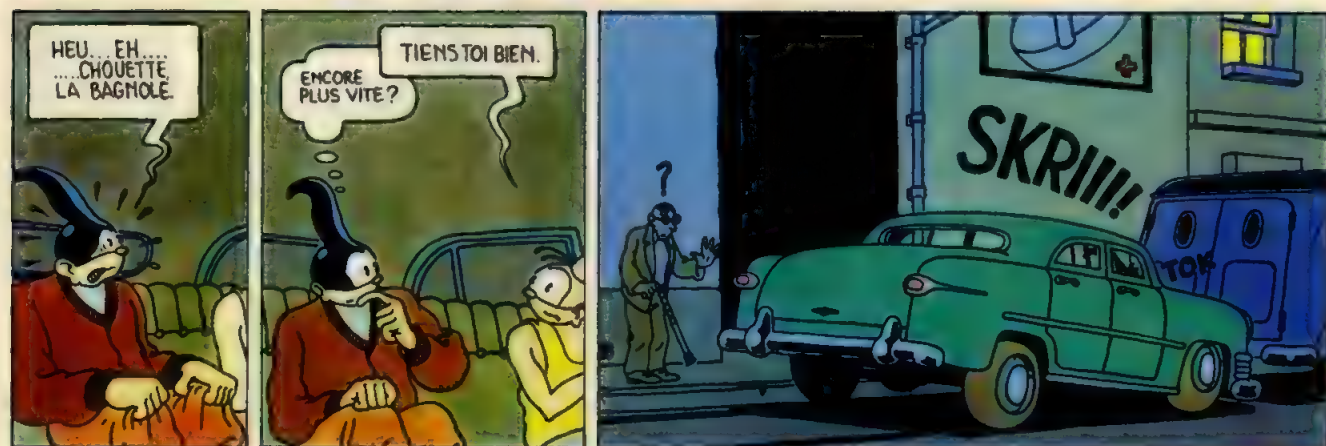
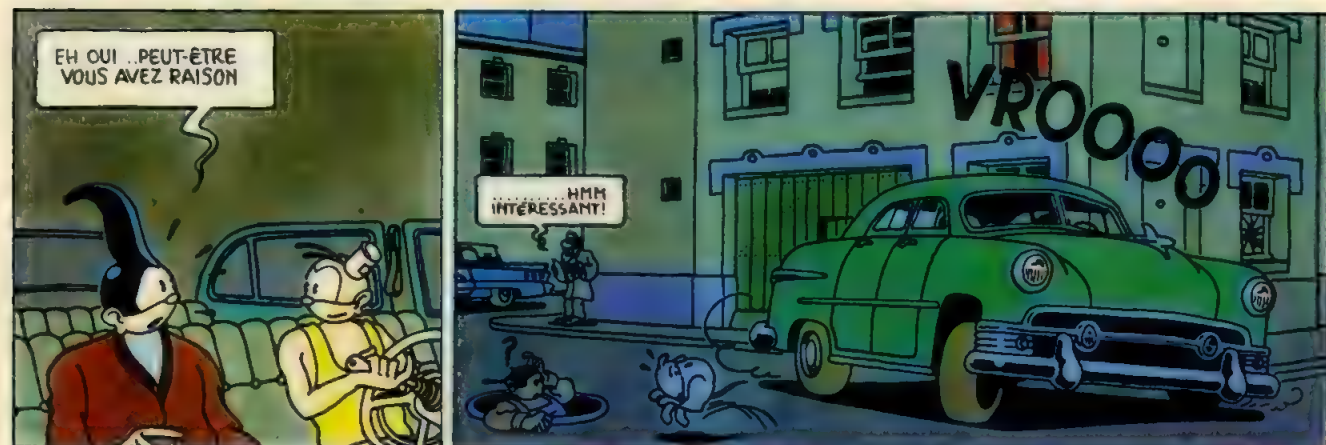
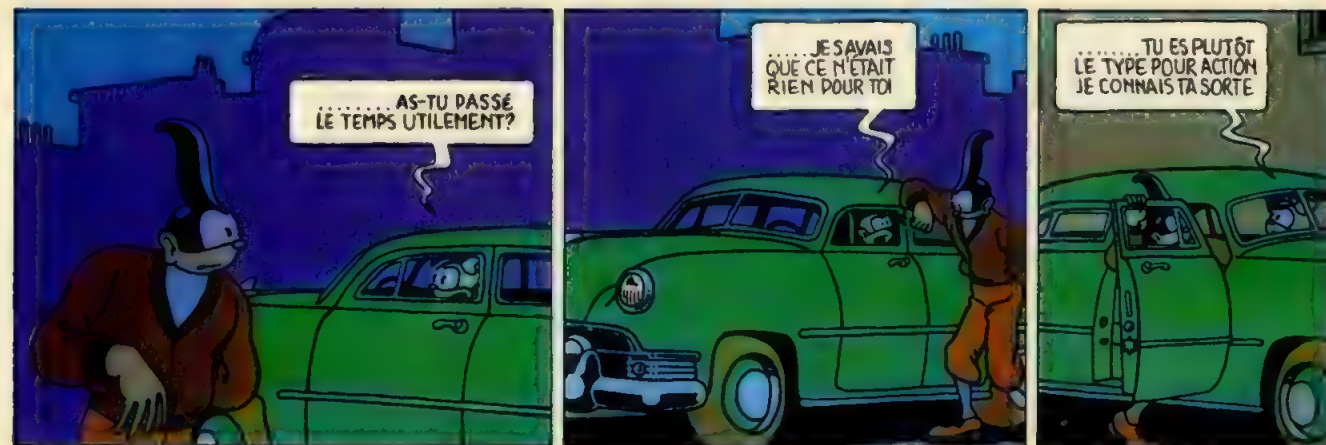


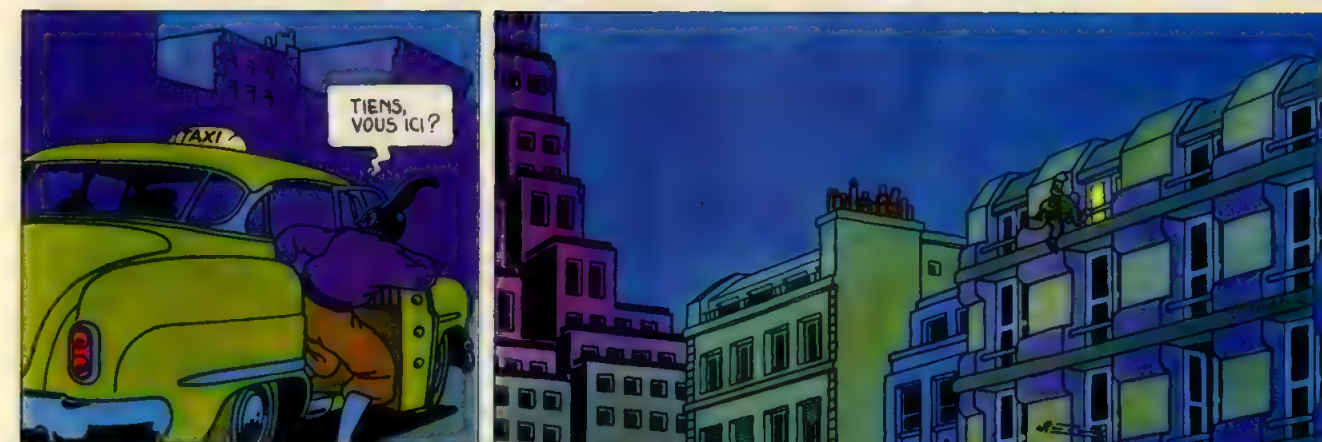
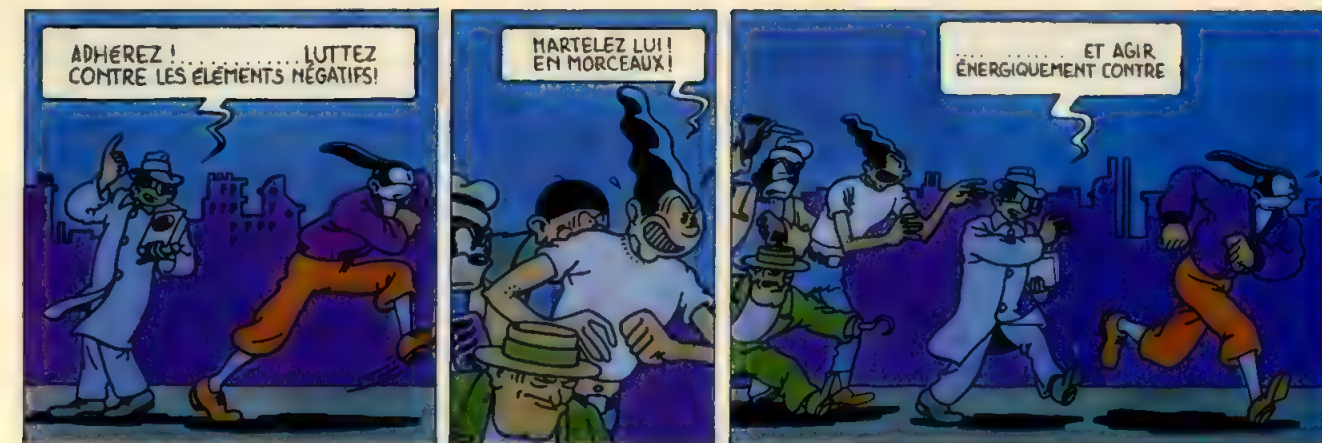
TRADUCTION DE WILLEM

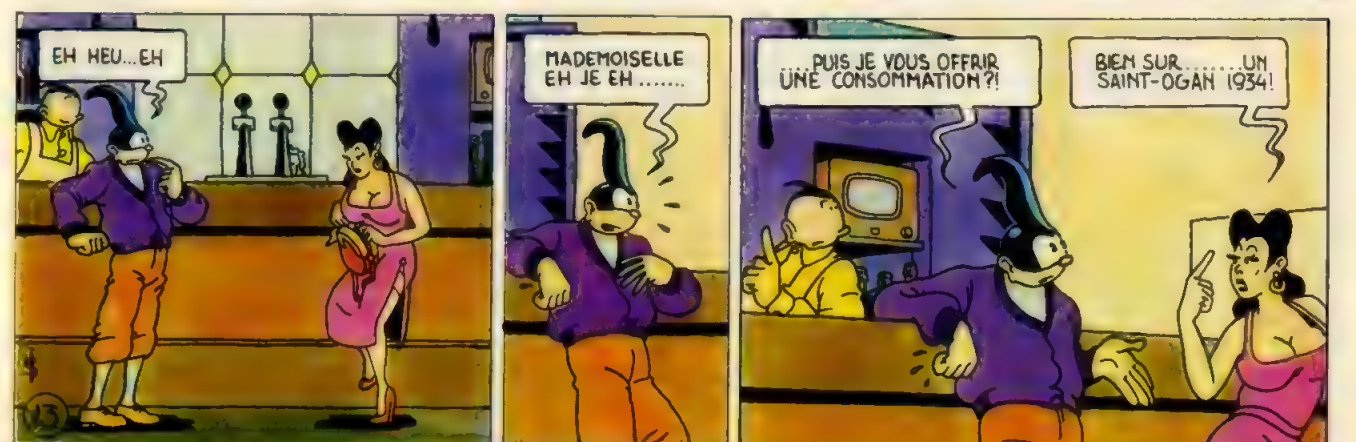
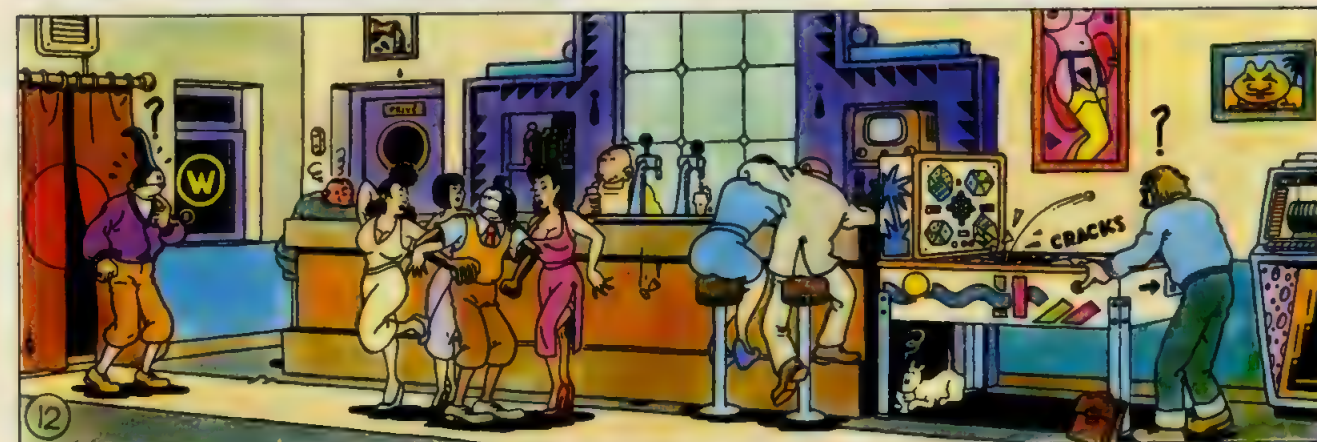
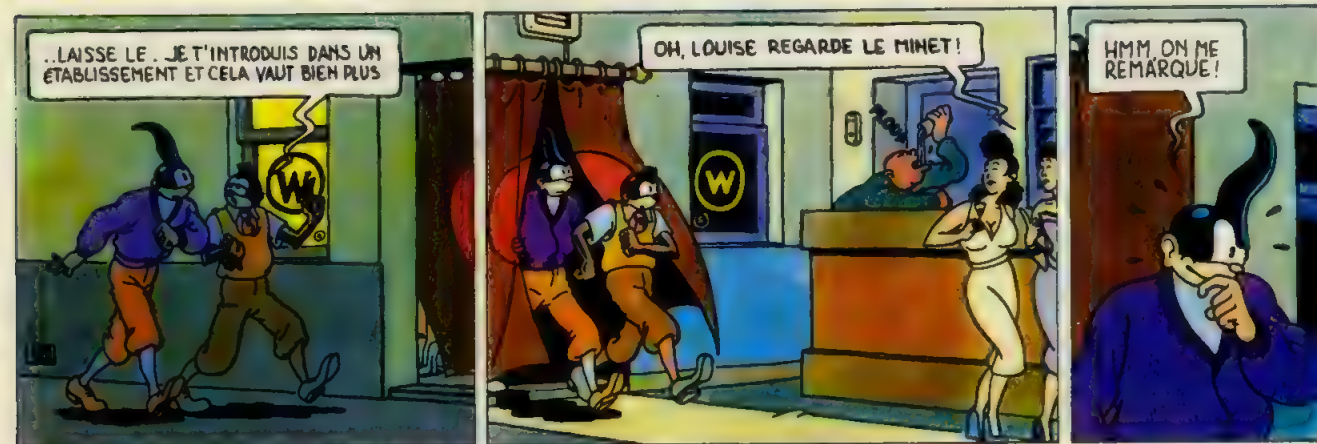
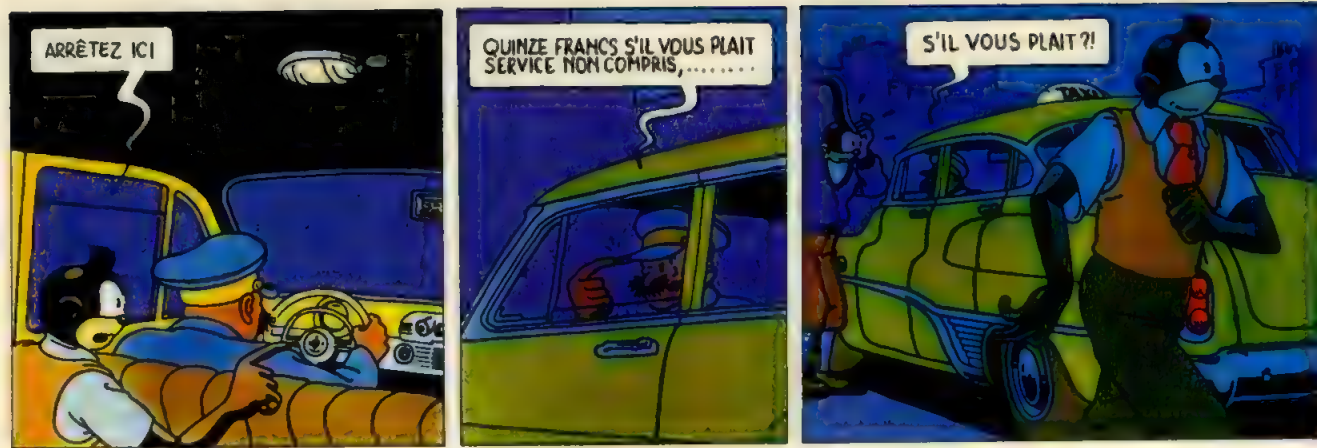


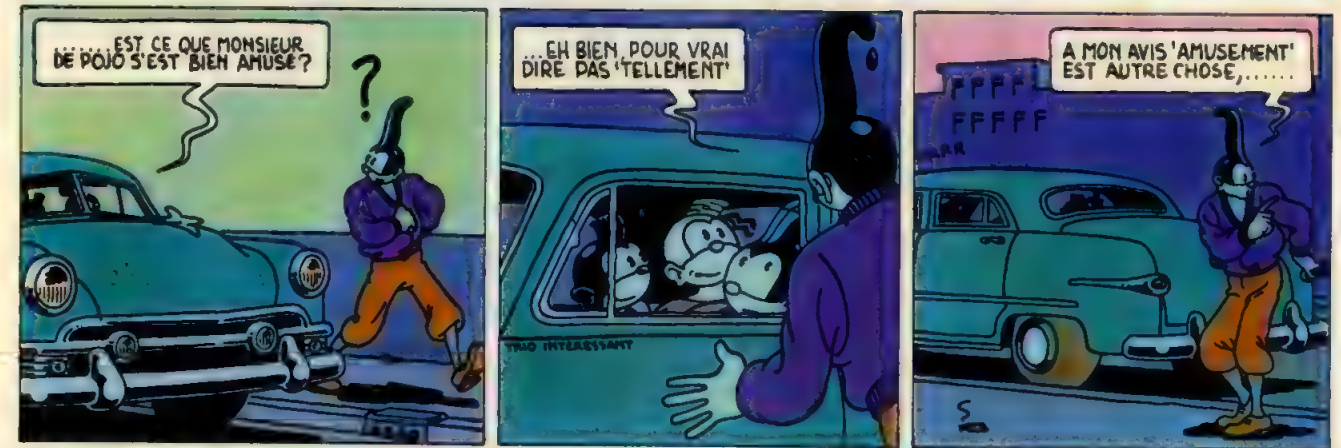
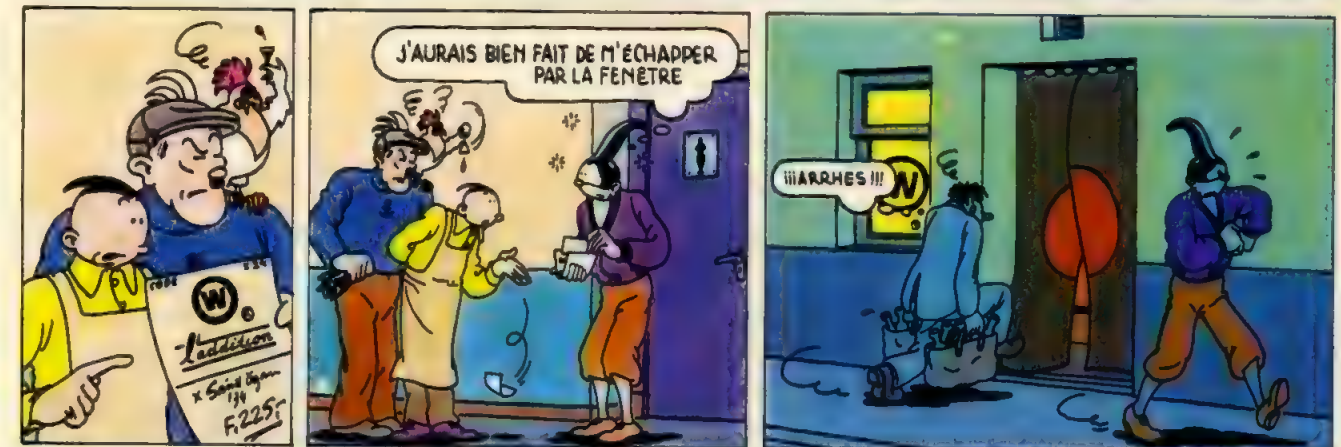
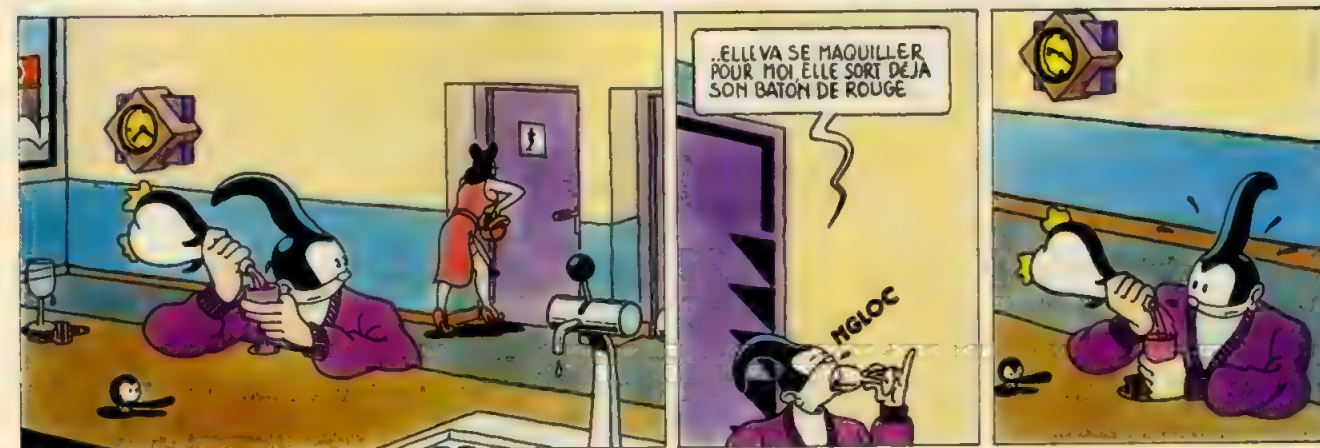
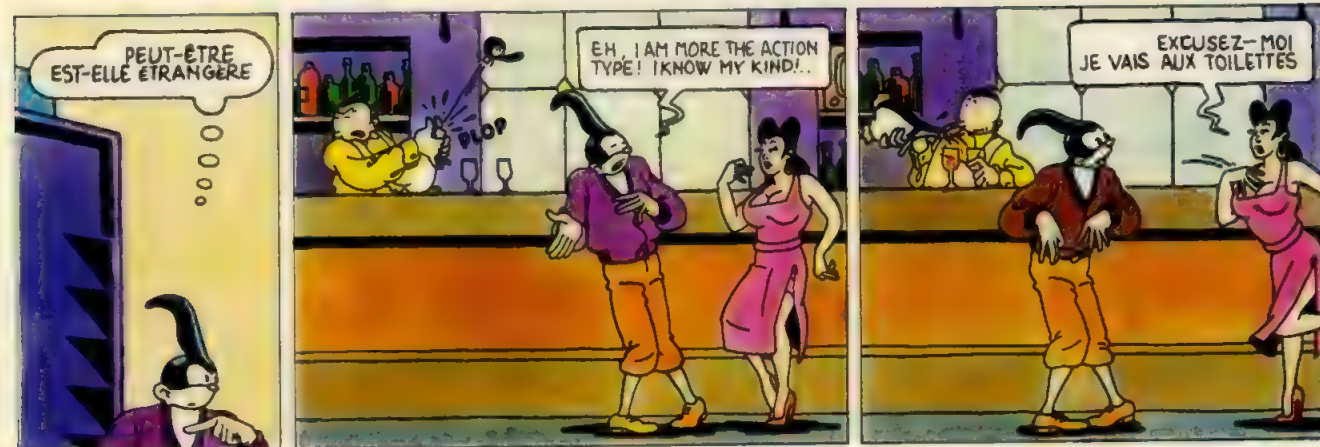
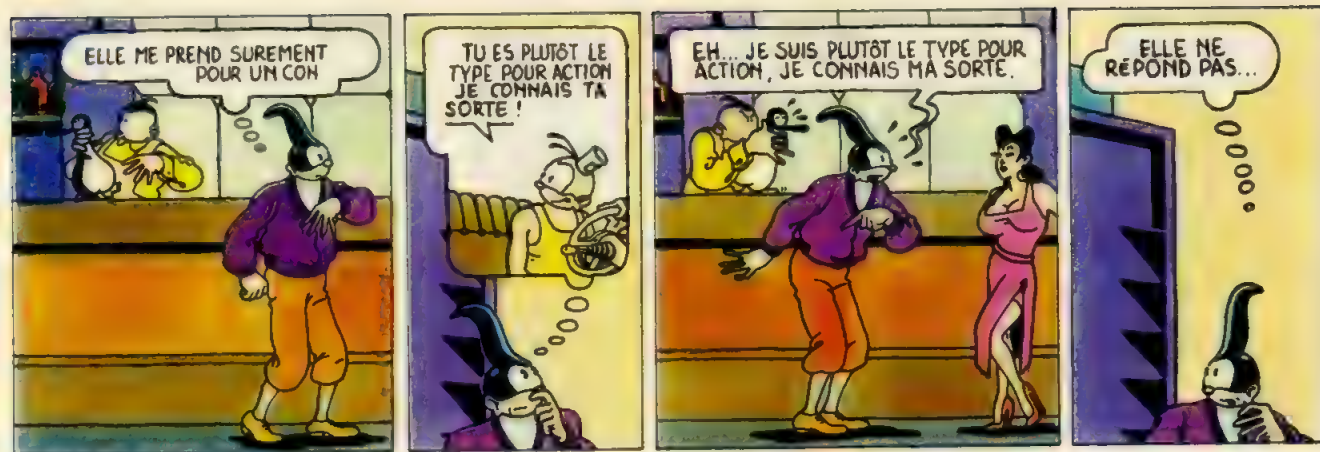


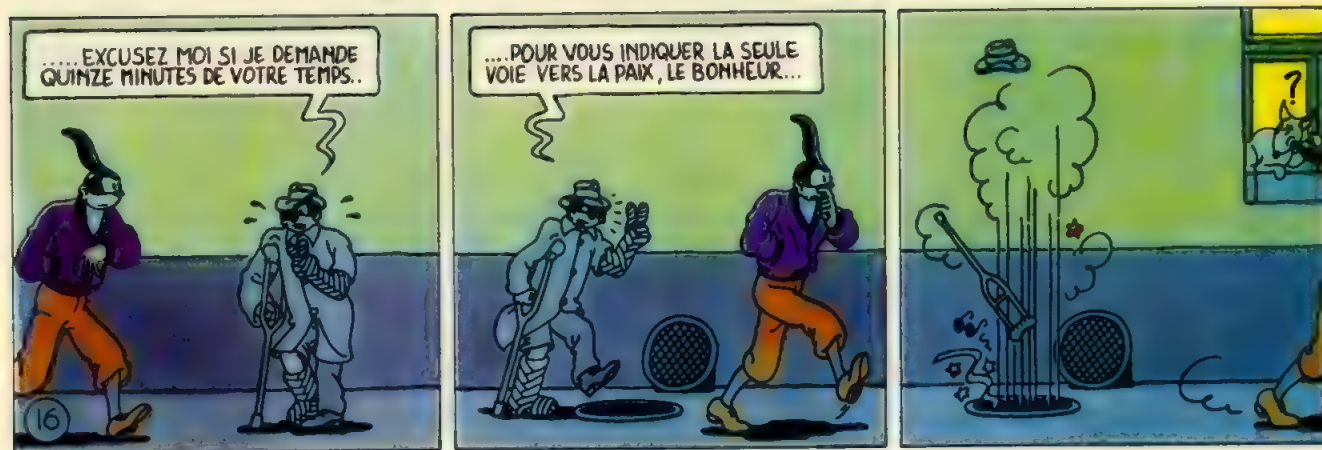












QUELQUES TUYAUX POUR POUVOIR PARLER DE SF DANS LES SALONS SANS EN AVOIR JAMAIS LU...

s.f. Depuis quelques années, des tas d'études sur la SF commencent à voir le jour. La SF devient sujet d'attention, on en cause, on en glose, on se penche dessus, on la palpe, on la dévore des yeux, on la caresse dans le sens du poil. C'est pas encore la gloire ni les gros tirages, on n'a pas encore photographié Marchais ou Giscard un livre de SF à la main, mais enfin, je sens que ça vient. On l'étudie même en faculté ! Il y en a que ça effraye, qui crient « récupération ! », d'autres qui soupirent après le temps béni où la SF n'était donnée en partage qu'à une petite élite éclairée et boutonneuse. Autant dire que tous ceux-là sont des cons. Non mais, qu'est-ce qu'il y a comme cons, vous ne trouvez pas ? Qu'est-ce que ça peut bien faire que la SF soit sujet de T.E.R. ou de thèse, et demain soit étudiée dans le secondaire (où certains profs dans le vent le font d'ailleurs dès aujourd'hui) ? Ça ne peut qu'attirer de nouveaux lecteurs, et ça ne changera rien au fait que la SF est une littérature vigoureuse, toujours changeante, qui ne cesse de croître, d'embellir, de se ramifier et de surprendre. Le fait de décortiquer en fac Flaubert, Lautréamont ou Jarry n'a jamais rien enlevé à Flaubert, Lautréamont ou Jarry. Et les profs qui font étudier Flaubert, Lautréamont ou Jarry (ou la SF) ne doivent pas être des cons.

Le premier bouquin sur la SF qui a fait quelque bruit ici-bas est *L'univers de la science-fiction*, de Kingsley Amis, paru début 63 (1). C'est une étude anglaise écrite en 1960, qui date donc un peu, mais qu'on peut encore lire, ne serait-ce que parce que tous les « spécialistes », à l'époque de sa sortie, la traînaient dans la boue. Pour une raison bien simple : le bouquin d'Amis (qui n'est pas quelqu'un possédant une connaissance exhaustive

du genre) traite surtout des idées sociales et politiques que renvoie la SF, étudiée sous l'angle de l'anti-utopie et des futurs épouvantables. D'ailleurs le titre anglais, *New maps of Hell* (Nouvelles cartes de l'enfer) précise bien ce que l'auteur voulait faire. Seulement en 1963, étudier la SF sous l'angle politique, c'était très mal vu des esthètes. Aujourd'hui, on est un peu revenu sur ce point de vue réactionnaire, et on accueillerait sûrement les Amis différemment. C'est ça, la critique !

Ensuite, il faut attendre 1970 pour voir paraître un autre bouquin : c'est *Admirations*, de Jacques Bergier (2). Ceux qui connaissent Bergier par *Le matin des magiciens* ou par ses prestations à la télé pourraient être effrayés. Mais son livre n'est pas du même tonneau : il s'agit de dix « portraits » biographiques et critiques de 10 écrivains (plutôt anciens, et marginales à la SF classique) qui étaient très peu connus en France à l'époque mais le sont un peu plus aujourd'hui : John Buchan, Abraham Merritt, Tolkien, Stanislas Lem, Effremov, Talbot Mundy, etc... Les jugements critiques de Bergier sont souvent à mettre à caution (il n'aime rien tant que de faire croire que lesdits auteurs ont été « visités »...), mais il sait en tout cas vous mettre l'eau à la bouche. Et donner envie de lire, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus important quand on se mêle de parler de bouquins ?

1971 : deux bouquins coup sur coup, titrés tous deux *La science-fiction*, et tous deux écrits par des universitaires — le parisien Jean Gattégno (3), spécialiste de Lewis Carroll, et le grenoblois Henri Baudin (4), spécialiste de Boris Vian. Avec des références pareilles, on est plutôt en confiance et, en fait, les deux études se rejoignent et se recoupent, c'est du solide travail universitaire, pas très exhaustif mais pas chiant. A la sortie de ces études, la critique spécialisée aurait plutôt esquinqué le Gattégno et porté aux nues le Baudin. C'est plutôt injuste, même si, comme nous l'ont appris les ragots de circonstance, Gattégno s'est servi du travail de ses élèves pour boucler son volume. En fait, le Baudin conserve tout de même un léger avantage aux poings, mais son étude a un caractère plus esthétique, alors que le Gattégno est plus directement idéologique. En 72, une étude traduite de l'américain : *La science-fiction américaine*, par Léon Stover (5). C'est un bouquin assez semblable aux quatre précédents mais, comme l'indique son sous-titre (Essai d'anthropologie culturelle), son auteur

s'est surtout préoccupé de faire ressortir les liens existant entre la SF et la société où elle s'exprime, ce qui est une très bonne chose. Le bouquin est donc plus directement politique encore que le Amis ou le Gattégno. Malheureusement, Stover est assez brouillon, il n'a pas une vision d'ensemble de son sujet, et son étude est plus analytique (bouquins ou nouvelles analysés au fil des chapitres) que synthétique, ce qui nuit à la cohérence de l'ensemble. Il s'ajoute à cela une connerie propre à l'édition française : les titres anglais des ouvrages ont été traduits mot à mot, le traducteur ignorant manifestement que la plupart de ceux-ci étaient parus en France sous des titres différents ! C'est pourtant un livre intéressant qui, ne serait-ce que parce qu'il a été complètement ignoré par la critique spécialisée (encore elle !), doit être pris en considération...

En 1972 toujours, LE big bouquin, celui dont tout le monde a parlé avec des larmes dans la voix, LE truc préparé depuis quinze ans dans la solitude et le recueillement par son auteur : *L'encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, par Pierre Versins (6). 1000 pages, 15 kilos à l'arrachée, 2000 et quelques articles, c'est le grand dico de la SF qu'on ne lira jamais entièrement (comme tout dico qui se respecte), mais que l'amateur gardera toute sa vie sous son oreiller pour le consulter avec amour entre deux orgasmes. La méthode de Versins est de faire remonter la SF (ou plus exactement, selon ses propres termes : la littérature conjecturale romanesque) à plusieurs millénaires avant J.C., et c'est une position qui a ses farouches détracteurs (qui, eux, comptent à partir de Jules Verne), comme ses partisans déterminés. Les deux théories sont a priori valables (tout dépend de ce qu'on entend par SF : spéculation à partir du réel d'une époque donnée, ou littérature spécifique de l'âge du capitalisme industriel), et ce qu'on peut reprocher à Versins, c'est peut-être de se fixer sur l'antériorité d'un thème, plutôt que sur la valeur littéraire du texte qui la supporte. De là d'immenses notices sur Restif de la Bretonne ou Camille Flammarion, alors que la SF moderne est un peu négligée. Mais quoi ! c'est son dada...

Le *Panorama de la science-fiction* de Jacques Van Herp (7), c'est le Versins en réduction : même méthode, même parti pris, mais nettement moins épais (440 p.). Donc pour les commentaires,

rapportez-vous, mes agneaux, au paragraphe précédent. J'ajoute deux choses : ni le Versins ni le Van Herp ne comporte d'index, ce qui rend les recherches pas très commodes. Deuxio : Van Herp ne possède pas l'humour débridé et égrillard de Versins, il a plutôt le ton rat de bibliothèque, ce qui rend son ouvrage un peu tristounet.

Un peu avant ce « Panorama » (nous sommes maintenant en 1973), était parue *L'histoire de la science-fiction moderne*, par Jacques Sadoul, le gomme bien connu du petit écran (8). Là, pas de méthode critique bien définie, seulement un historique de la SF américaine au jour le jour ou presque, étudiée depuis 1911 (date à laquelle l'auteur fait remonter les origines du genre, chacun à la sienne...). Dans le Sadoul, pas de grandes révélations esthétiques ou idéologiques, mais un survol cousu de ragots divers (dévoilement de pseudonymes, entre autres), selon l'historique de la parution des récits dans les magazines américains. Comme l'auteur résume tous les textes dont il cause, on a une vision assez tourbillonnante du genre. (Un paragraphe final traite de la SF française, mais plutôt par dessous la jambe). Tout cela est assez facile mais, soyons justes, le Sadoul se lit comme un roman : c'est tout de même un fait non négligeable... *Les faiseurs d'univers*, de Donald Wollheim, inaugure une nouvelle collection dirigée par l'insatiable Gérard Klein (9). Mais on ne peut pas dire que ce coup d'envoi soit un coup au but. Wollheim passe en revue les principaux écrivains américains du genre, pour en tirer une sorte de vision historique. Étant américain lui-même, il ignore naturellement tout de la SF des autres pays (mais Amis et Stover aussi), et ses jugements sont souvent naïfs et plutôt incohérents. Il y a du flou dans son système idéologique et, si Wollheim paraît assez progressiste quand il parle par exemple de la pollution et de la surpopulation, il se montre en d'autres endroits redoutablement patriotard et d'un anti-communisme pour le moins primaire. Disons, pour n'être pas entièrement négatif à son égard, que les rammolis du cerveau pourront trouver là aussi un bouquin de lecture facile.

On en arrive maintenant, en 1974, à *Science-fiction et capitalisme* (10), dû à Boris Eizykman, la grande folle du structuralisme freudo-marxodeleuzogattaresque, qui a eu le culot de ressortir

tel quel, un travail universitaire si abscons dans sa formulation et sa terminologie qu'il ne doit pas y avoir plus de 50 personnes en France, capables de comprendre ce qu'a bien pu vouloir dire l'Eizykman en question. Ceux que rebutent la lecture de... *Tel Quel*, justement, ou des *Cahiers du cinéma* ou de *Cinématique* feront mieux de ne pas insister. Les autres peuvent s'accrocher car Eizykman est encore trois fois plus obscur. Ce qu'il veut dire dans son bouquin, c'est que la SF, non seulement est un produit de la société capitaliste (Eizykman, on le voit, est un antiVersins), mais encore qu'elle en est un prolongement, en ce sens qu'elle exprime les positions de *désir* de cette société : vaincre la mort, le temps, l'espace, etc... pour acquérir encore plus de puissance. Pour Eizykman, ce sont là des « projections libidinales ». Cette remarque est fort juste, mais ce que l'auteur oublie (ou ne dit pas assez clairement), c'est que la SF, dialectiquement, exprime aussi (et c'est le fait des jeunes auteurs) une « position de crainte », de repli. Ça, c'est la réponse à l'univers capitaliste — une réponse qui est d'ailleurs le plus souvent une fuite, pas un combat. Bref, vous en savez maintenant autant que si vous aviez lu le bouquin, et avec moins d'effort. Merci de l'attention, inutile de me complimenter sur ma modestie. Ceci dit, que penser du travail d'un Eizykman ? Certains prétendent qu'il peut faire avancer à grands pas la connaissance des mécanismes littéraires (théorie du travail de pionniers fait par des avant-gardes incomprises...) Ce n'est sans doute pas faux. Mais pourquoi alors produire des recherches dans un langage qui ne peut être compris que par une toute petite élite ? Cette même élite prétend aussi que pour exprimer des idées nouvelles, il faut obligatoirement un langage nouveau. Théorie fallacieuse, snob et élitiste ; en réalité, toute micro-société (les Universités, les centres technologiques, le monde des affaires, du cinéma, du journalisme...) se forgent des micro-langages hermétiques au commun des mortels. L'usage seul sélectionne les rares termes qui échapperont au domaine particulier de ces micro-sociétés, surnageront et passeront — parce qu'utiles — dans le langage courant, vivant... On attendra donc vingt ans pour voir ce qu'il restera des structuralo-machins à la mode Eizykman. En attendant, buvons donc un coup.

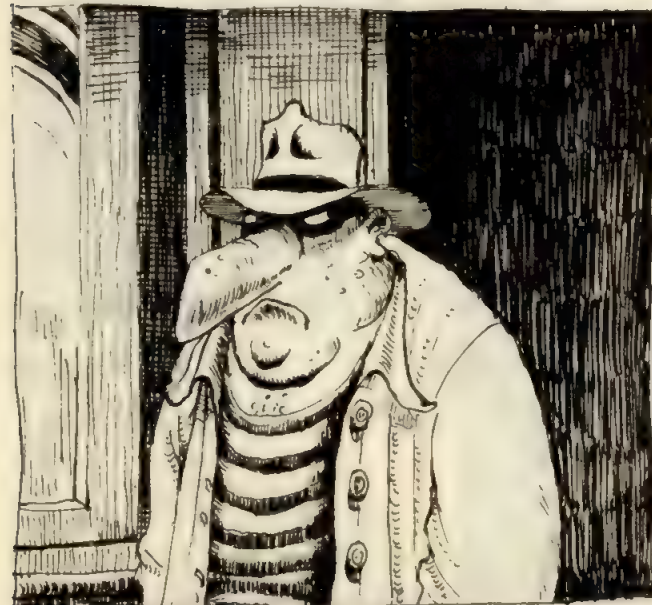
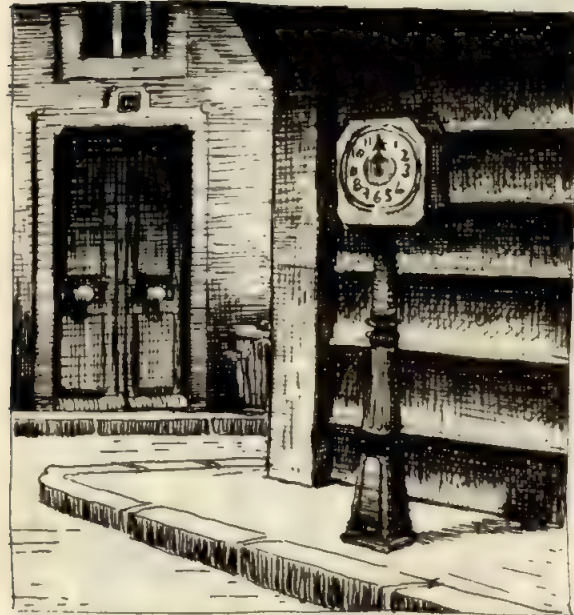
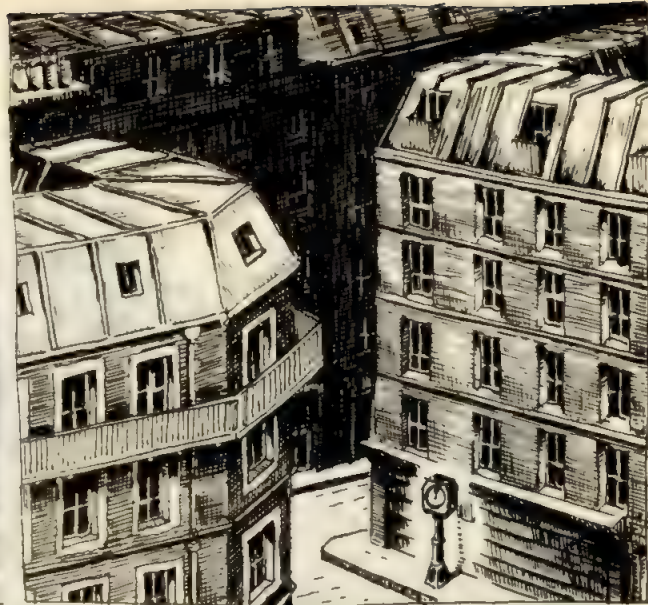
pour le cerveau réduit des minables qui lisent les journaux de bandes dessinées, quelques mots pour fustiger un dernier-venu : *Démon et merveilles de la science-fiction*, par Henri Gougoud (11). Gougoud est un type sympathique, un touche-à-tout. Mais sa connaissance de la SF n'est apparemment pas très profonde. A travers une vague étude thématique du genre axée sur les grands archétypes (ville, vaisseau, robot...), Gougoud rattache la SF aux grands mythes de l'humanité et, avec moult clichés, fait de la paraphrase en piochant sans vergogne chez Versins ses meilleures analyses. Il sait torcher une phrase, Gougoud, et il a les ailes poétiques. Mais le résultat, bâ-tard, ne pourra satisfaire ni les néophytes qui ne comprendront rien à ce qu'il raconte, ni les amateurs qui le trouveront charmant mais un peu léger. En fait, on dirait qu'il s'agit là d'un travail de commande pour un de ces objets redoutables qu'on appelle un « livre-cadeau » : belle présentation, prix confortable, nombreuses illustrations (une page sur deux !) — mais même de ce côté c'est raté, car les légendes contiennent à peu près une erreur par mot, et pour le choix des images, on s'est contenté de Inoshiro Honda (orthographié Iroshiro !) pour le cinéma (il n'y a pas que ça...), et pour la BD, de Druillet (il n'y a pas que ça, heureusement...). Bref, un coup pour rien. Pour conclure et vous permettre d'y voir un peu plus clair dans cet épais brouillard, je conseillerai aux néophytes qui veulent une bonne introduction à la SF de lire le Baudin ; à ceux qui veulent pousser un peu plus loin dans l'idéologie, de choisir entre le Amis et le Stover (avec une légère préférence pour le second) ; à ceux qui ne veulent pas se fatiguer et ne jurent que par la SF américaine, de choisir entre le Wollheim et le Sadoul (préférence pour le second) ; à ceux enfin qui veulent se plonger avec délice dans les origines de la chose, de choisir entre le Van Herp et le Versins — avec une nette préférence pour le second, mais ça vaut cher (dans les 180 balles) et pour ce qui est de le chouraver, vu le poids de l'ouvrage, c'est pas commode et je vous parle en connaissance de cause... C'est tout pour ce mois-ci.

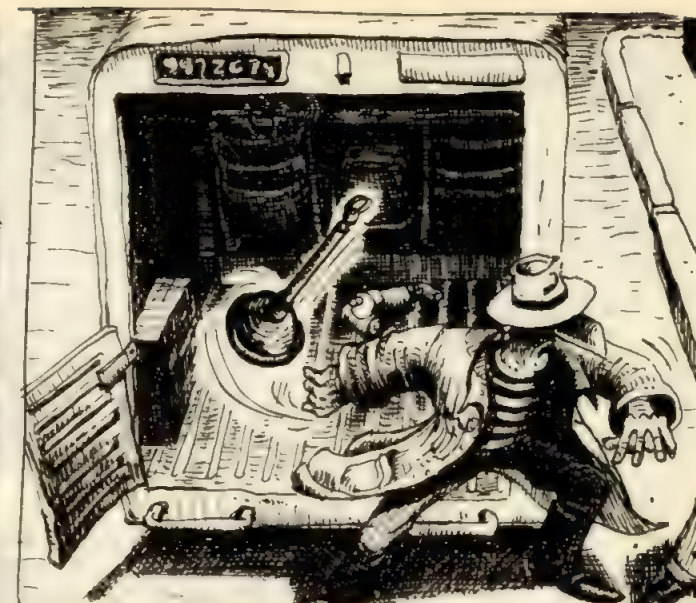
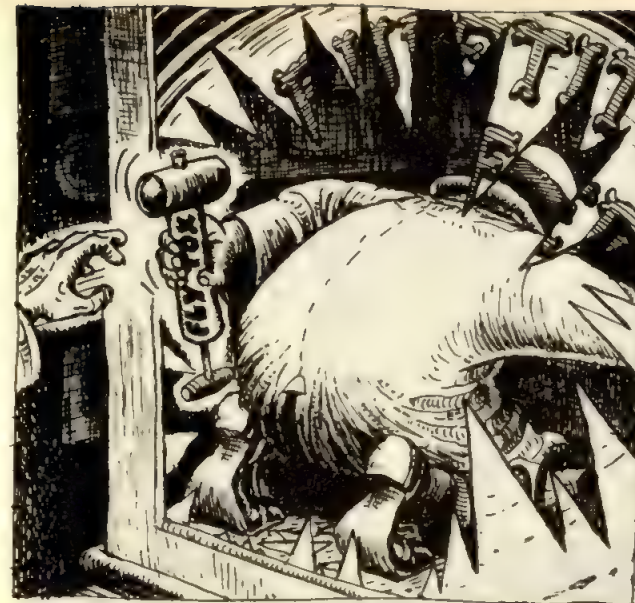
Bonne nuit, les petits.

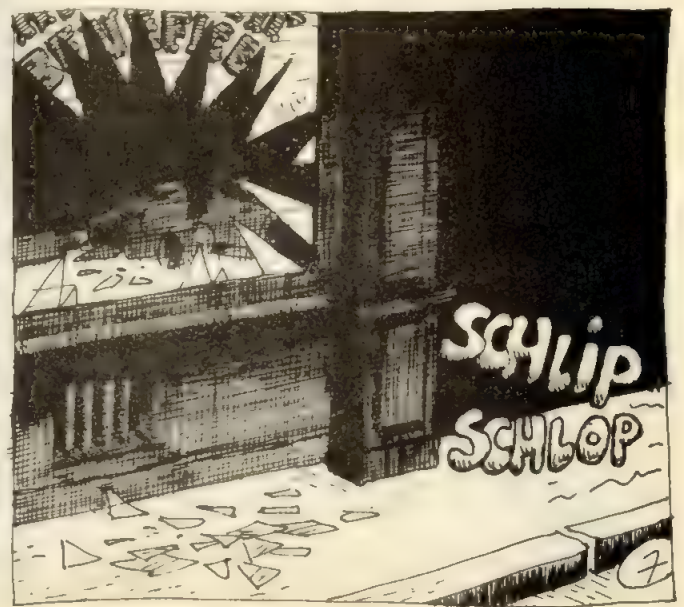
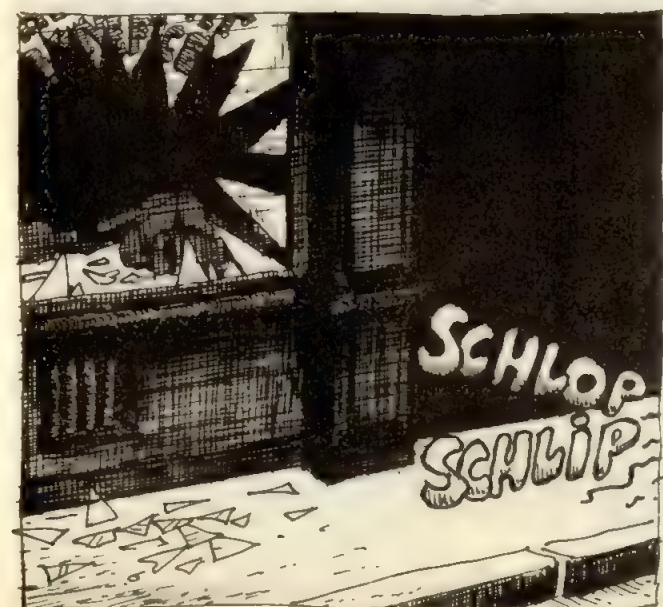
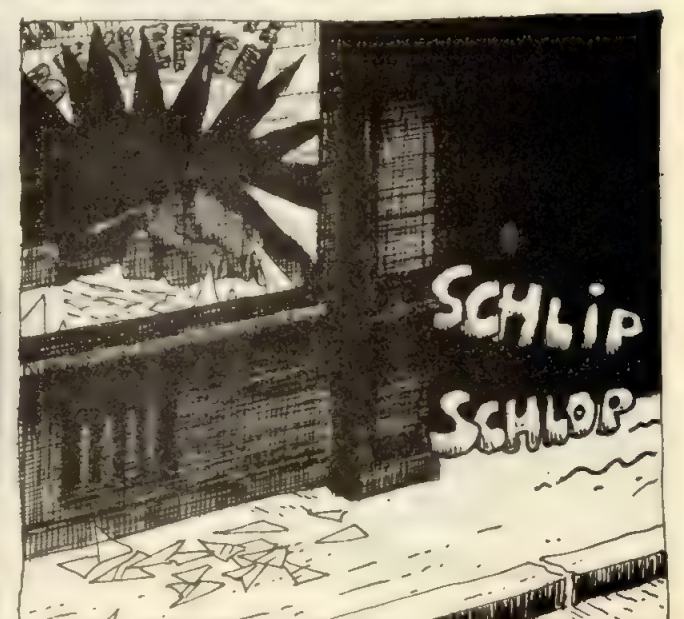
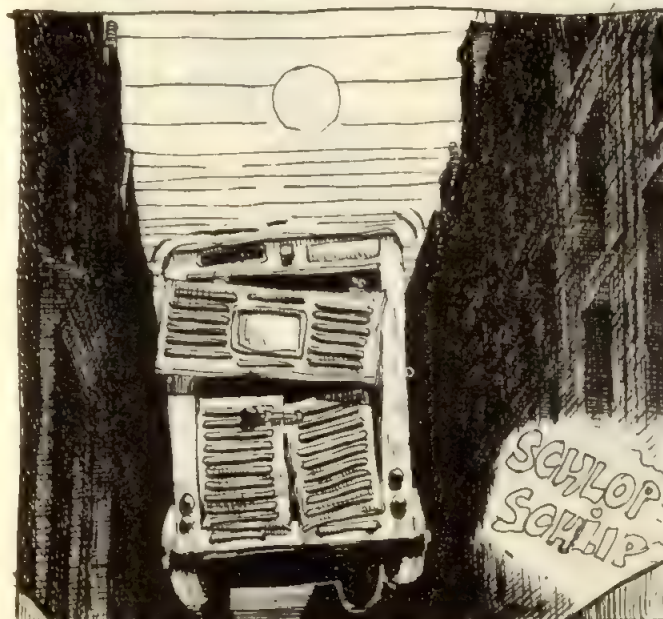
ANDREYON

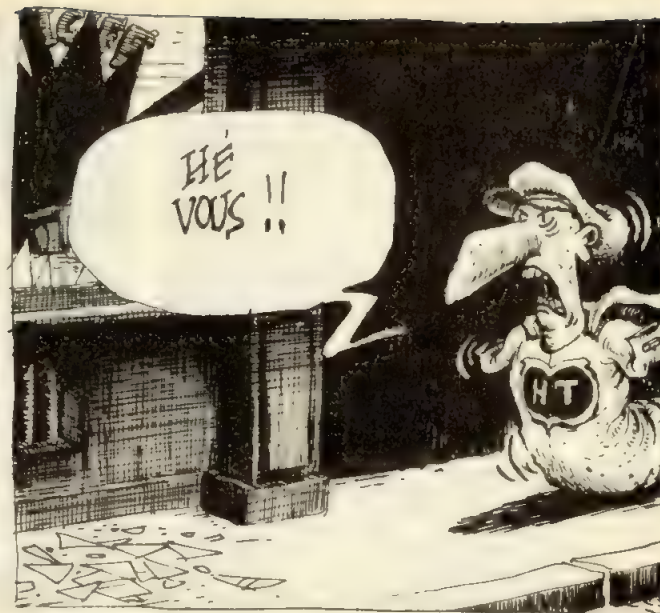
(1) Petite bibliothèque Payots. (2) Christian Bourgois. (3) Presses Universitaires de France. (4) Bords. (5) Aubier-Montaigne. (6) L'âge de l'homme. (7) André Gérard Marabout. (8) Albin Michel. (9) Robert Laffont, collection « aileurs et demain/Essais ». (10) Mame - Repères. (11) Julliard.











L'EXTASE AU MILIEU DES FAUVES

Les malheureux enfants qui ne connaissent que les fastes de Jean Richard ne se font aucune idée des merveilles et des épouvantes dont se délectaient leurs aïeux lorsqu'on les emmenait sous les chapiteaux le jeudi ou le dimanche après-midi. Le cirque du siècle dernier ne se contentait pas de montrer quelques lions besogneux chargés de faire la publicité de quelque pastis, il avait à sa disposition, si l'on en croit les affiches qu'on a conservées, des vierges couvertes de roses et de lin blanc résolues à se laisser dévorer dans des jeux néroniens pour l'édification des foules, des diables rouges à queue fourchue dansant des rondes lubriques autour de paravents infernaux, des officiers d'artillerie n'écoutant que leur courage et se prêtant avec bonne grâce et distinction au jeu de la « décapitation merveilleuse » et tout un peuple de créatures fabuleuses dont l'existence nous est irréfutablement prouvée par les programmes enluminés que nous pouvons encore consulter de nos jours avec émoi. Au Musée des Arts Décoratifs, où se tient depuis le 10 octobre une enthousiasmante exposition d'affiches de cirque du XIX^e siècle, nous apprenons qu'il y avait une multitude de spectacles pittoresques à Paris en cet heureux temps, que les théâtres de variétés et de music-hall offraient régulièrement au bon peuple des attractions qui n'avaient rien de commun avec



les pauvretés qu'ils nous servent aujourd'hui et que le fantastique dressait ses tentes à tous les carrefours. Il y avait l'extase au milieu des fauves (une sylphide hypnotisée souriant à des tigres voraces comme on sourit aux anges), l'homme possédant la barbe la plus longue du monde (au moins six mètres, un interminable serpent tout visqueux de gomina lovée aux pieds de son maître et lui avalant goulûment le menton), des géants titanesques et de mignons lilliputiens, une famille birmanne couverte de poils de chien de la plante des pieds à la racine des cheveux, une colonie de chats savants capables d'évoluer sans perdre la tête sur une corde raide où l'on a perfidement disposé des souris à intervalles réguliers.

Évidemment, il faut voir tout cela pour le croire et j'y crois dur comme fer, puisque je l'ai vu de mes yeux au Musée des Arts Décoratifs qui a rarement organisé d'exposition plus intelligente. On peut, bien sûr, porter ses pas dans les galeries voisines où l'on vient d'inaugurer deux autres expositions. Cinq minutes suffisent pour regarder les affiches soviétiques qui sont hélas toutes récentes et par conséquent d'une assez grande tristesse. On aurait voulu des affiches des premiers temps de la révolution, on ne nous donne que de l'ultra moderne, sinistrement réaliste lorsqu'il s'agit d'affiches politiques (mis à part un Lénine à la Du bon Du beau Dubonnet dont l'humour a selon toutes probabilités échappé à son créateur) ou d'un graphisme appliqué à copier les recherches des Occidentaux et des pays de l'Est plus audacieux

(par exemple, la Pologne) lorsqu'il s'agit d'affiches artistiques concernant des concerts, les ballets et, précisément, le cirque, cirque qui possède quand même ses merveilles puisqu'on doit y voir des chevaux à la Chagall.

Il faudra rester plus longtemps dans les salles de l'exposition David Hockney. David Hockney est un peintre britannique porté par le courant pop mais qui se défend d'y appartenir. Ayant longtemps habité en Californie, il a une prédilection pour les piscines et pour les adolescents qui y plongent en d'immenses gerbes de cristal dont il fixe l'éblouissement avec une précision de photographe. C'est un peintre qui ne songe qu'à retenir la beauté de l'instant, le plaisir fugitif. Comme il sait, d'instinct, ou instruit par la littérature romantique, que son entreprise est vouée à l'échec, le luxe, le calme et la volupté de ses toiles, la précision amoureuse de ses portraits sont empreints d'une tristesse élégante mais qui ne nous berce pas d'illusions : la beauté aussi diverse soit-elle et le plaisir multiforme qu'elle fait naître sont d'une fragilité dérisoire, le désir d'en capter l'image et de la fixer pour l'éternité plus dérisoire encore. Hockney, c'est la survivance du dandysme du temps d'Oscar Wilde au cœur du swinging London. Si cela vous dit quelque chose, allez-y, achetez le catalogue (DAVID HOCKNEY, TABLEAUX ET DESSINS 58 pages, texte de Stephen Spender - nombreuses reproductions en noir et en couleurs - 25 F), allez voir le film dont je vous entretiens dans nos colonnes cinéphiliques et après, plongez sans hésiter dans la four-



naise rouge et or du cirque 1900. Et ne venez pas me dire qu'il n'y a jamais rien à voir à Paris.

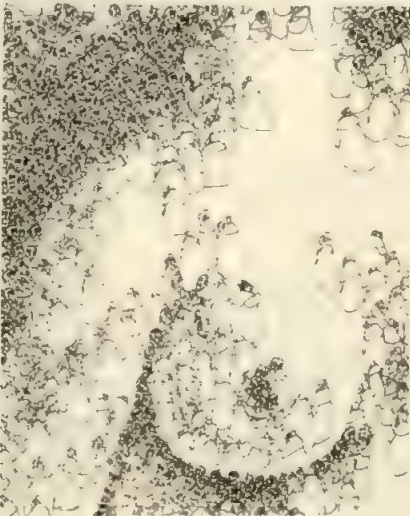
UN PETIT STEINBERG - DES ANGLAIS - ST GERMAIN DES PRÈS.

Hans-Georg Rauch, dessinateur berlinois a fait ses études à Hambourg, il a séjourné dans le midi de la France et il est allé aux USA en 1968. Hachette vient de publier un album à lui consacré que des esprits fins trouvent inégal mais que je juge pour ma part très distrayant et très agréable à feuilleter. Évidemment, ce qu'il fait n'est pas toujours d'une foudroyante originalité et il y a bien du Steinberg et même du Tomi Ungerer dans ses dessins, bien qu'ils soient dédiés à Ronald Searle qui ne l'a apparemment pas influencé du tout. Rauch est hanté par le thème de la surpopulation, par l'outrecuidance de l'architecture moderne dont il dégonfle à plaisir les tours de verre et de béton pour en faire de flasques boudriches emportées par les vents de la conscience écologique, par la vanité des Sages, des Maîtres à penser et des Académiciens de toutes sortes qu'ils nous montrent édifiant des cathédrales de carton et des monuments qui ne sont que foutaises de faux marbre et billevesées de pierre friable. Il suit Steinberg de très près lorsque l'humour de ses dessins naît de la pure trouvaille graphique (le grisé des ombres de la cathédrale qui sert de matériau de base à la construction d'une tour genre Montparnasse), il est plus traditionnel lorsqu'il use du gag style New Yorker et qu'on s'attend presque à ce qu'il parachève son « cartoon » d'une légende ou d'une bulle artistement soufflée. Il n'empêche, si on a l'esprit assez large pour tolérer qu'un dessinateur satirique ne se sente pas obligé de révolutionner son art, on aimera ce que fait Rauch.

(RAUCH - LA MAJORITÉ SILENCIEUSE - HACHETTE LITTÉRATURE - J'ai la flemme de compter le nombre de pages et de dessins et j'ai perdu la notice réservée à la presse qui donne tous ces précieux renseignements ainsi que le prix de l'ouvrage).



Tony Ray-Jones est un photographe anglais mort en 1972 à l'âge de 28 ans. Il est allé lui aussi aux USA mais il s'est



surtout attaché à photographier ses compatriotes. Il les a suivis le dimanche, dans leurs divertissements inno-



cents, dans leurs parcs, sur le perron de leurs cottages, au bord de la mer. Ses photos, très contrastées, d'une précision impitoyable ont un parfum d'hyperréalisme qui ne monte pas à la tête, mais qui souvent vous fait froid dans le dos. On n'a pas envie de se gausser du sempiternel pittoresque britannique, de ses théâtres excentriques ni de ses carnivals pour dames de l'armée du salut lorsqu'on les regarde. Il y a plus de cruauté que de gentillesse dans la vision de ces personnages de la rue statufiés comme chez Mme Tussaud, prisonniers de leur univers mesquin, de la petite idée qu'ils se font du bonheur, faussement protégés par la gangue d'un ennui dont on devine que seule la mort pourra venir à bout. Et la mort, on sent qu'elle est toute proche, qu'elle les guette sournoisement au-delà du cadre de la photographie et qu'elle n'en fera qu'une bouchée s'ils ont jamais l'idée de faire un pas pour en sortir. Ce n'est pas gai, mais de la joie, on n'en a pas tous les jours, comme on chante dans *Pelléas et Mélisande*, qui est toujours mon opéra de chevet.

(TONY RAY-JONES - LOISIRS ANGLAIS ÉDITIONS DU CHÊNE - 148 pages 120 photographies en noir et blanc relié sous jaquette illustrée - 80 F).

Pour les nostalgiques de l'immédiat après-guerre et des années qui suivirent, le Manuel de St-Germain-des-Près de Boris Vian est une superbe occasion de pleurnicher une fois de plus sur le temps perdu. Ceux que ces regrets-là ne tourmentent pas trouveront que l'époque sulfureuse du Tabou et du Café de Flore était fertile en farces de collégiens débilés et en niaiseries de toutes sortes. Dieu ! Qu'on pouvait être conformiste et respectueux des valeurs établies en ce temps-là ! On élisait Miss Poubelle et Miss Vice, on organisait des nuits de l'innocence, on fêtait l'enterrement des chemises à carreaux et l'avènement des chemises à rayures, on s'acharnait à persuader le bourgeois qu'on était des artistes sérieux et non pas des peigne-zizis tout juste préoccupés de se marrer un bon coup, et on affirmait hautement qu'on ne baisait pas plus qu'ailleurs entre la rue Jacob et la rue des Saints-Pères. Les temps ont, en effet, bien changé.

(BORIS VIAN - MANUEL DE ST-GERMAIN-DES-PRÈS - ÉDITIONS DU CHÊNE - 295 pages abondamment illustrées - Étude de la faune, de la flore, géologie et géographie du territoire, posologie et mode d'emploi).

PEREZ

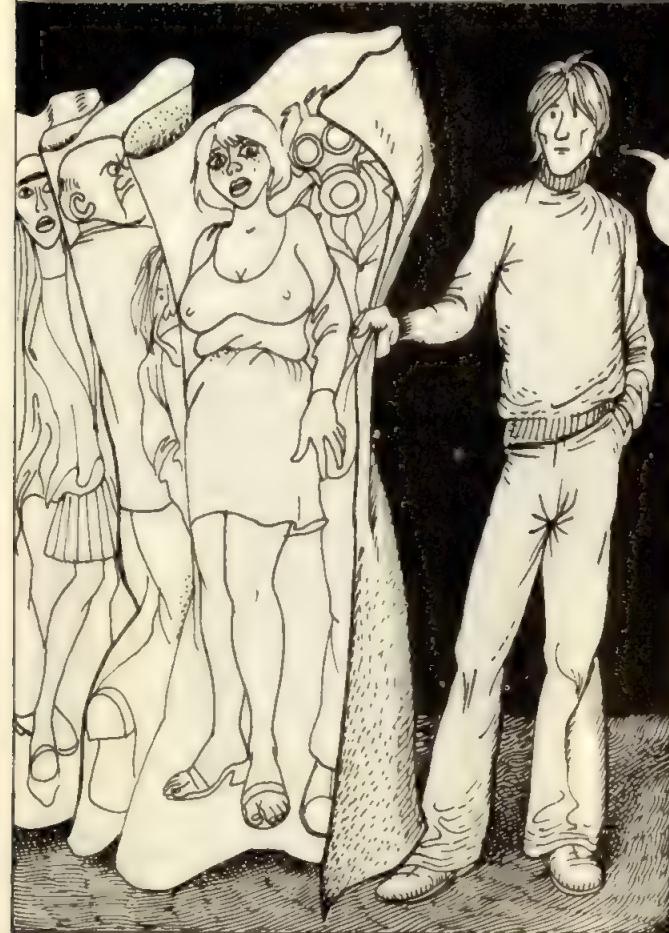
ÉDOUARD

ANDREVON-G.PICHARD



Edouard : Pichard fait un boulot formidable. Andrevon est au-dessous de tout. C'est ça, les couples célèbres ! Autrement, le temps est plutôt beau et sec pour la saison.

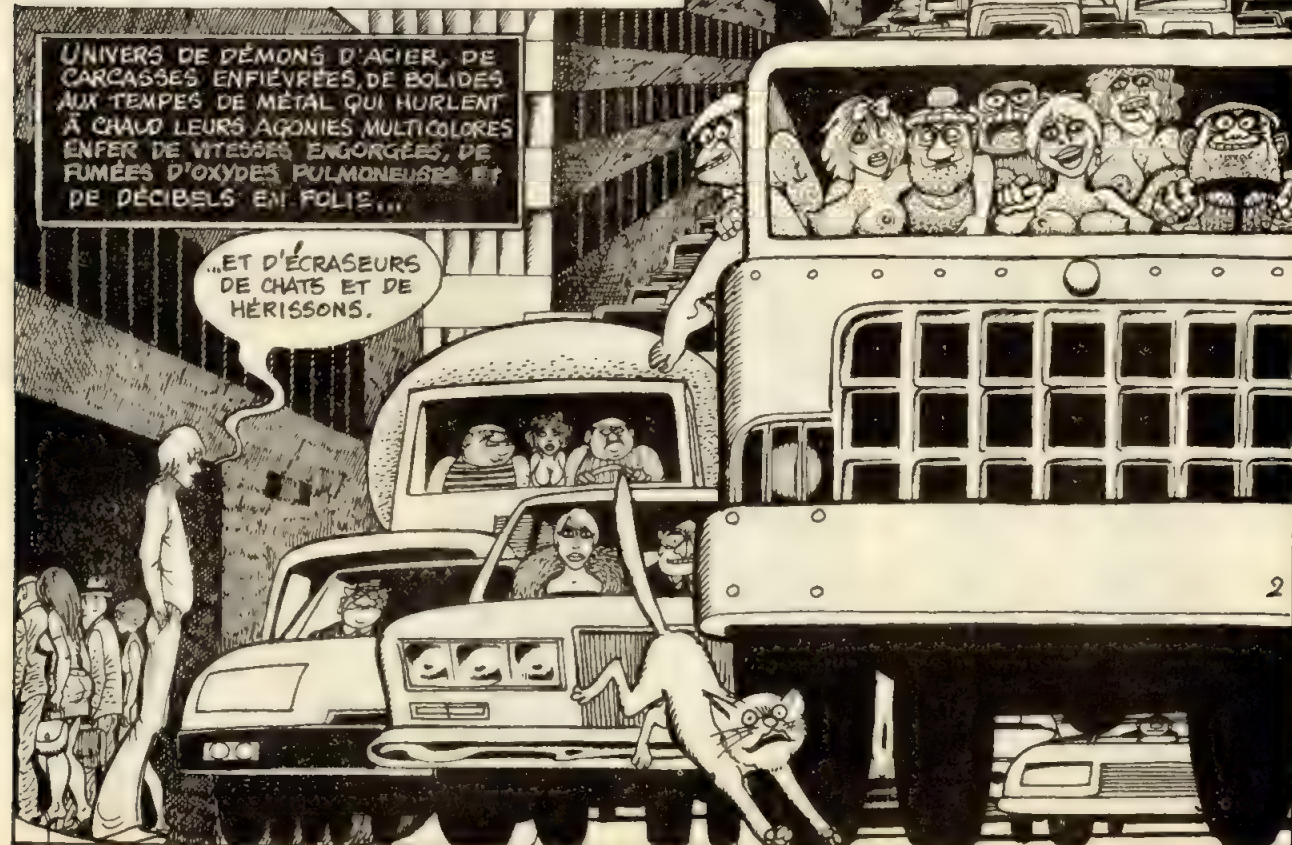
MAIS LE TROTTOIR N'EST PAS MON UNIVERS, SEULEMENT CELUI DE
CREATURES DE PAPIER, À LA MINE DE PLOMB, ET VITE FROISSÉES.
DE FANTÔMES À L'HUMEUR GOMMEUSE ET SI VITE GOMMÉS !



MAIS LA
RUE, C'EST
PIRE ENCORE

UNIVERS DE DÉMONS D'ACIER, DE
CARCASSES ENFIEVRÉES, DE BOLIDES
AUX TEMPES DE MÉTAL QUI HURLENT
À CHAUD LEURS AGONIES MULTICOLORES
ENFER DE VITESSES ENGORGÉES, DE
FUMÉES D'OXYDES PULMONEUSES ET
DE DÉCIBELS EN FOLIE...

...ET D'ÉCRASEURS
DE CHATS ET DE
HÉRISSEONS.



JE NE
M'HABITUERAI
JAMAIS À
LA RUE...



MAIS LES AUTOMOBILES
SONT, ELLES AUSSI, DES
TIGRES DE PAPIER.
UN AUTRE GESTE ET
LA RUE EST VIDE...

JE PEUX ALORS
ABORDER EN TOUTE QUIÉTUDE
L'ÎLOT TRANQUILLE DU SQUARE
BORIS VIAN QUI M'ACCUEILLE
À BANCS OUVERTS, DANS SA
TIÉDEUR ROUSSE D'ÉTERNEL
AUTOMNE.

SUR SON SOCLE,
LE POÈTE ME
FAIT UN CLIN
D'ŒIL ET ME
LANÇE QUELQUES
NOTES, TOUJOURS

LES MEMES
DE SA
TROMPETTE
DE PIERRE.

UN SANDWICH
CONCOMBRE ET
GINGEMBRE ET UN
DEMI Gobelet d'eau
CITRONNÉE, S'IL VOUS PLAÎT.

J'AI
DES PETITES
FAIMS
QUI ME
VONT
BIEN
AU TON
ET AU
TOUR
DE
TAILLE.

JOURNAUX

Y'A PAS L'ŒIL

L'EAU VIVE.

A BOUCHE FERMÉE

LE MOIS LITTÉRAIRE

LE COUP DE POMPE

LE JOUR

LE TEMPS

L'HEURE

LA MINUTE À PERdre

MAIS JE SUIS AUSSI CURIEUX DE NOU-
VELLES DU MONDE, ET MES PROVISIONS
À LA MAIN, JE VAIS ACHETER QUELQUES
JOURNAUX FRAIS DU JOUR AU
KIOSQUE TENU PAR ANNABELLE



DONNEZ-MOI UN
JOURNAL DE GAUCHE
UN JOURNAL DE
DROITE ET UN
JOURNAL DU
CENTRE.

VOILÀ
MONSIEUR
ÉDOUARD...

JE VOUDRAIS QUELQUE CHOSE DE
DROITE ET QUELQUE CHOSE
DE GAUCHE.

J'AI AUSSI
QUELQUE CHOSE
AU CENTRE, SI
VOUS VOULEZ.

C'EST
BIEN TOUT
CE QUE VOUS
VOULEZ, MONSIEUR
ÉDOUARD.

MAIS OUI,
ANNABELLE,
QUOI D'AUTRE

UNE FOIS MES JOURNAUX
ACQUIS, J'EN AI POUR
UNE BONNE HEURE À
REGARDER LES GROS
TITRES ET LES GRANDES
IMAGES ASSIS SUR UN
BANC EN FACE D'UNE
PERSPECTIVE COURTE
QUI CONVIENT À UN
REGARD MYOPE. 5

ENTRE CHAQUE
PAGE, UNE BOUCHÉE DE
SANDWICH, UNE GOULÉE
D'EAU CITRONNÉE.

PARFOIS UN CHIEN VIENT FLAIRER MES SOULIERS, JE LE GRASSE D'UN DISCRET COM DE PIED DANS LES GENÈVES...

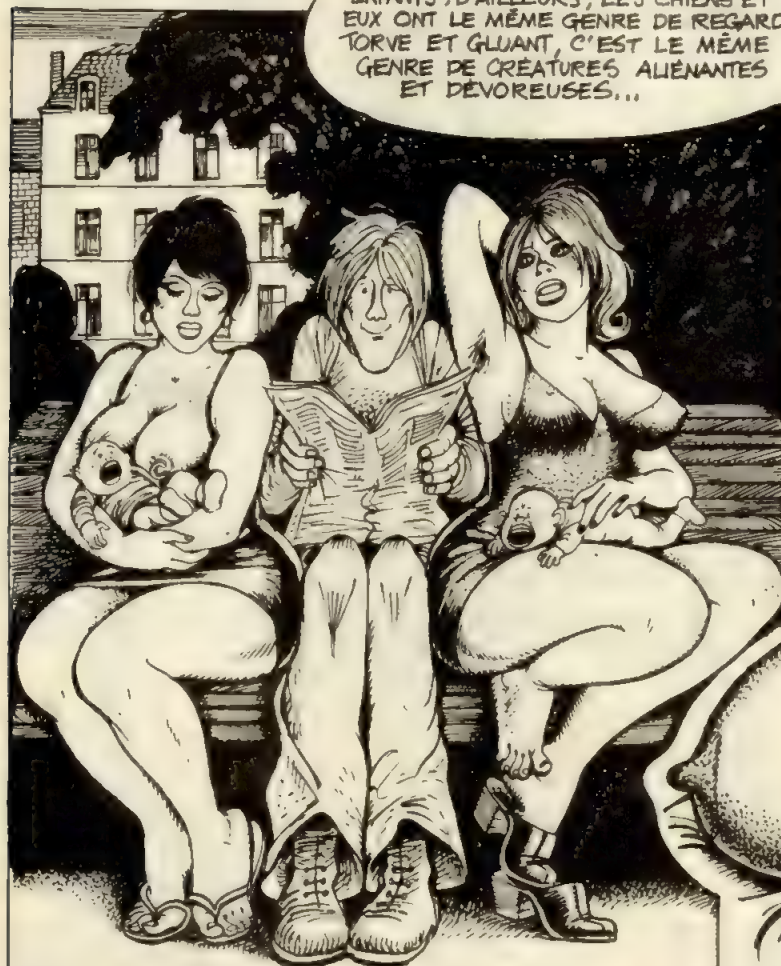
JE N'AIME PAS LES CHIENS

TU AS RAISON ÉDOUARD



OU ALORS C'EST UN ENFANT QUI ME FIXE D'UN REGARD MORVEUX ET JE LE FAIS DÉQUERPIR AVEC UNE HORRIBLE GRIMACE EN COULISSE...

JE N'AIME PAS NON PLUS LES ENFANTS, D'AILLEURS, LES CHIENS ET EUX ONT LE MÊME GENRE DE REGARD TORVE ET GLUANT, C'EST LE MÊME GENRE DE CRÉATURES ALIÉNANTES ET DÉVOREUSES...



PARFOIS DES FÈSSES DE NOURRICE ME CERNENT ET M'APLATISSENT, MAIS LÀ, JE NE DIS RIEN. J'AIME BIEN LES FÈSSES ET PAS SEULEMENT DE NOURRICE...



QUANT AUX NOURRICES, CE N'EST PAS SEULEMENT LEURS FÈSSES QUE J'AIME.

MAIS CE QUE JE PRÉFÈRE ENCORE, C'EST LE CALME DES APRÈS-MIDI DÉSERTES...



... C'EST LE SILENCE DOUILLET QUI FRISOTTE DANS LES FEUILLES...



... C'EST LA TIÉDEUR MOLLE QUI COULE DANS L'AIR...



... C'EST LA PARESSE INSOLENTE QUI SE RÉPAND COMME UNE LAVE AU RAS DU SOL...





DANS CETTE MOITEUR TENDRE, DANS CETTE LIMPIDITE DE CRISTAL, JE ME SENS COMME DÉTACHÉ DE MON GRAND CORPS DE VIEIL ARGILE. JE ME CONFONDS AU MICROCOSME QUI M'ATTIRE ET ME SUCE.



MON UNIVERS DEVIENT CELUI DE LA MOUCHE BOURDONNANTE AUX MOUSTACHES SUCRÉES.



...DES COHORTES DE FOURMIS QUI TRANSPORTENT VERS UNE DESTINATION SECRÈTE LES RELIEFS DE MON REPAS, QUI PRENNENT AINSI, PEUT-ÊTRE, LA DIRECTION DU CIMETIÈRE DES SANDWICHES...



MAIS QUAND LES FEUILLES DORÉES DES PLATANES COMMENCENT LEUR SARABANDE MEURTRIÈRE AU DESSUS DE MON TERRITOIRE, JE SENS QU'IL EST TEMPS QUE LA MAGIE CÈSSE: C'EST LE VENT MAUVAIS DE 5 H. DU SOIR ET TOUTES SES PERFIIDIES...

LE MOMENT VIENT OÙ IL VA SE PASSER DES CHÔSES...

La Ironique de Cucullus



Vexé, j'étais. Que les honorables employés des P et T emploient les lettres « exprès » à des fins imprévues, au fond ça les regarde. Mais qu'ils augmentent d'un mois l'attente de mes nombreux lecteurs, alors je dis non, haro, qu'on les prive de dessert. En plus, Wolin a écrit que je bouffais des carottes râpées en Suisse, alors que c'était des ris de veau à la crème avec des petites nouilles en Alsace, et en plus faut que je recommence, l'article, pas les carottes.

Il y a donc un bon moment que vous savez faire le pain de maïs, et que vous voudriez passer à autre chose. Reprenez le numéro de septembre, mieux, rachetez-en un autre, je ne vais pas recommencer au début, on ne s'en sortirait jamais. Depuis, j'ai essayé divers pains au levain, et, si je puis m'exprimer ainsi, je le sens vous allez rire, c'est pas de la tarte. Il y en a un qui a refusé obstinément de lever, je l'ai fait cuire quand même pour lui apprendre qui était le plus fort. J'ai tout de suite compris pourquoi on en trouvait des un peu comme ça dans des sépultures antiques. C'est ab-

solument immangeable pour les vivants. J'ai parfaitement réussi, par contre, un pain de seigle au levain. Ça a pris trois jours en sentant l'odeur du cendrier plein qu'on retrouve sous son nez après un coma alcoolique, enfin je dis ça comme ça, je bois très peu. D'ailleurs, les vrais maniaques du vin rejettent tout un tas de nourritures délectables jugées contraires à une bonne dégustation, par exemple les soupes, les salades, les légumes acidulés, les desserts trop sucrés, etc., et à la fin admettent qu'une bouchée de fromage pas trop fort ou qu'un bout de pain peuvent aider à ne pas se saouler trop vite. L'attitude contraire de certains gros mangeurs existe aussi : il y a des malades partout. Très bon, ce pain, donc, mais je n'en ai pas refait souvent. Par contre, il est aussi facile que satisfaisant de réussir un pain de froment avec les moyens du bord.

Comme les ingrédients sont en nombre réduits, comme le goût du pain est difficile à faire passer sans employer des moyens extrêmes, chaque petite variation sera clairement ressentie dans le ré-

sultat final. Ainsi on ne s'en lasse pas, quoi merde. Vous dissolvez donc dans un petit bol d'eau tiède un cube de levure du boulanger. Si c'est bien chauffé chez vous, mettez un peu moins de levure, ça n'en sera que mieux. De la bonne eau ça fait du meilleur pain que du liquide au chlore, bizarre, hein ? Dans une livre de farine (dont au sujet de laquelle allez donc voir dans le numéro de septembre si j'y suis) mettez une cuillerée à café d'huile et deux de sel. C'est tout, malaxez l'ensemble à la main ou à la machine, rajoutez un peu de farine s'il le faut, jusqu'à l'obtention d'une pâte qui se tienne bien, sans être dure. Utiliseriez-vous le mixer, qu'il vous faudra de toute façon pétrir deux minutes au moins sur une planche farinée, mais ce n'est plus qu'un jeu grâce à la Machine dont les vertus ne sont plus à proclamer, puisqu'elle libère l'Homme qui devrait pourtant faire attention à ne pas devenir son esclave, et ce malgré les Lois de la Robotique (je dis ça pour faire plaisir à Andrevon). Faites lever une première fois, exactement comme le pain de maïs, puis reformez la boule, bien ronde, que vous déposerez dé-

licatement sur la plaque du four préalablement farinée. Comme elle est lisse, cette boule, comme elle sent bon, quelle belle miché ! Puisqu'il va falloir que la pâte lève à nouveau, mais cette fois sans l'aide des bords d'un plat, on comprend que trop de mollesse permettrait des étalements fâcheux. Cette dernière opération magique menée à bon terme, voilà qu'un affreux rictus découvre vos incisives inquiétantes. Que va-t-il se passer ? C'est en tremblant un peu que vous avez caressé la surface tiède, élastique, lisse, de cette fesse qui vous est offerte, impudiquement découverte du torchon qui l'habillait. Comme dans un rêve, vous avez talqué, je veux dire fariné la rotondité fascinante. Soudain, d'un geste raffermi, vous avez entaillé de quatre sillons profonds la surface poudreuse qui s'est entrouverte sans que la lame de rasoir ne se laque de sang. Pardi, c'est du pain. Vous enfournez assez chaud, en même temps qu'un récipient contenant un peu d'eau froide, qui, en s'évaporant, empêchera la formation d'une croûte trop épaisse. Il faut compter aux environs d'une heure. Les erreurs de détail de la première fournée seront vite corrigées, et vous vous sentirez capables de contrôler assez bien toutes les variations.

N'est-ce pas demain que belle-maman vient dîner ? On va lui faire une surprise. Au lieu de reformer la boule après quelle ait doublé de volume une première fois, fractionnons la pour façonner les petits pains « plaisir d'un soir ». N'oublions pas que la pâte va travailler à nouveau, alors soyons modeste : un petit rouleau et deux petites boules collées à la base avec un peu d'eau seront disposés artistiquement en rangées sur la plaque du four. Comme c'est amusant, quand ça gonfle ! Et que va-t-il se passer quand le feu va apporter sa puissante contribution à l'ouvrage ? Tel le potier impatient de découvrir comment la terre et les oxydes se sont conformés à ses désirs, ou les ont dépassés, vous devrez attendre, mais moins que pour le gros pain, que le dessus soit doré. Un peu plus tard, à table, vous trouverez votre récompense dans l'émerveillement des grands et des petits, quand ils déplieront leurs serviettes. Le meilleur moment sera celui où belle-maman entamera son petit pain. Par quel bout ?

L'ALPHABET DE CATHY : déjà parus A, B, C, D, E, F, G, H, I et J

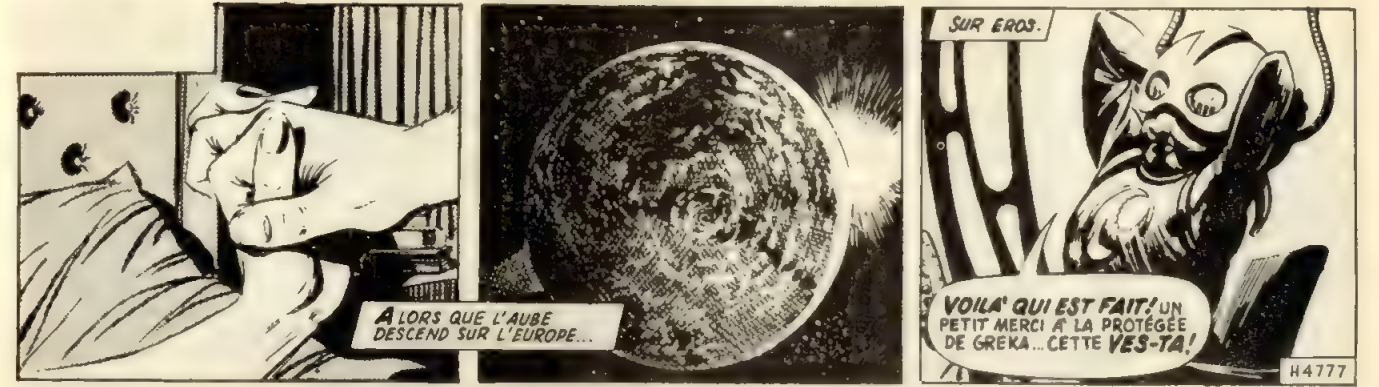
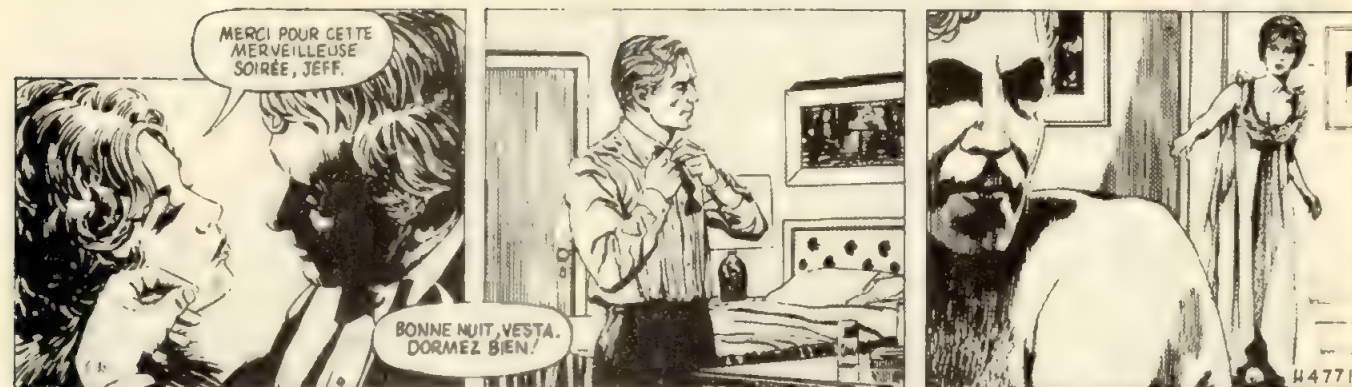


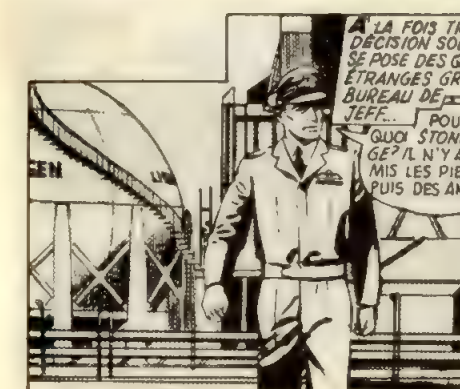
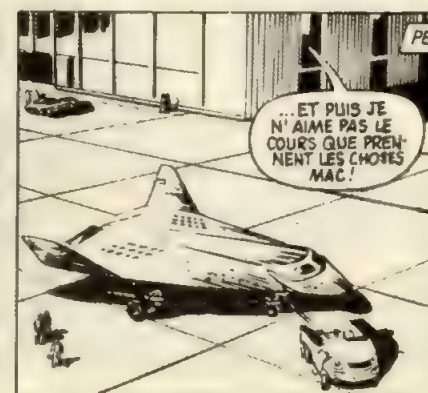
JEFF HAWKE

Sydney Jordan

Jeff Hawke - résumé des chapitres précédents - voir l'éditorial page 2









JE SAIS QUE JE ME MÊLE DE CE QUI NE ME REGARDE PAS, VESTA... MAIS, JEFF VOUS A-T-IL EM-MENÉE EN PROMENADE, PENDANT LE WEEK-END?

NON, JE...



DÉSOLÉ, M. MACLEAN, MAIS VESTA ET MOI, SOMMES EXTRÊMEMENT PRESSÉS...



...UNE AUTRE FOIS, PEUT-ÊTRE?

H4787



MACLEAN SE DOUTE PEUT-ÊTRE DE QUELQUE CHOSE, VESTA... MEILLEUX VAUT VOUS TENIR À L'ÉCART UN JOUR OU DEUX.



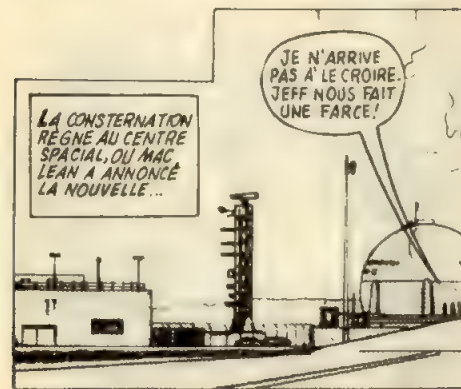
CE SOIR, J'IRAI À STONEMENGE, POUR FAIRE MON RAPPORT SUR NOTRE SUCCÈS. VOUS VIENDREZ AVEC MOI...



J'E VAIS M'ARRANGER POUR QU'ON VOUS RAME NE SUR BELK-NARR. VOTRE RETOUR S'ERA FÊTÉ!

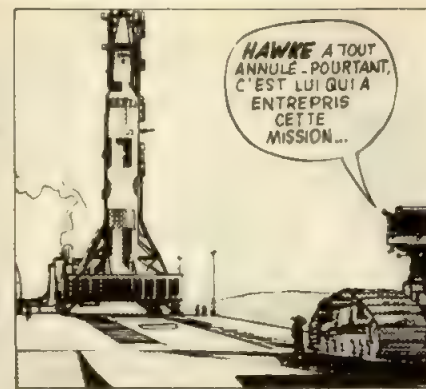
MA RÉCOMPENSE, SE'UNE VIE LIBRE ET PRIVILÉGIÉE. CA NE VEUT PLUS RIEN DIRE, À PRÉSENT!

H4788



LA CONSTERNATION RÉGNE AU CENTRE SPACIAL, OÙ MACLEAN A ANNONCÉ LA NOUVELLE...

JE N'ARRIVE PAS À LE CROIRE. JEFF NOUS FAIT UNE FARCE!



HAWKE A TOUT ANNULÉ. POURTANT, C'EST LUI QUI A ENTREPRIS CETTE MISSION...



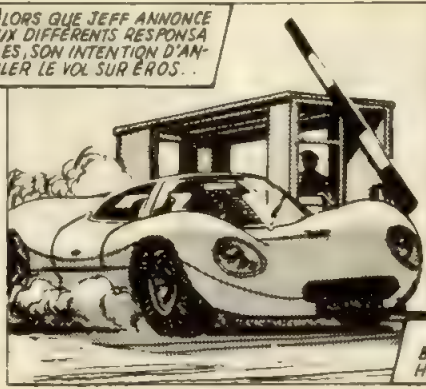
MAC, NOUS AVONS PASSÉ TROIS JOURS À FIXER CE MONSTRE SUR LA RAMPE DE LANCEMENT...

JE SAIS, PADDY... MAIS C'EST LUI LE CHEF!

H4789



ALORS QUE JEFF ANNONCE AUX DIFFÉRENTS RESPONSABLES, SON INTENTION D'ANNULER LE VOL SUR ÉROS...



GREKAL QUITTE LA BASE, AVEC SA MALHEUREUSE PASSAGÈRE...

H4790



TANDIS QUE GREKAL ROULE VERS STONHENG, À TRAVERS LE WILTSHIRE ASSOMBRÉ PAR LE CRÉPUSCULE...



VESTA EST DÉSESPÉRÉE À L'IDÉE DE PERDRE LE BONHEUR QU'ELLE A TROUVÉ SUR LA TERRE, POUR LES DÉSERTS DE BELK-NARR.



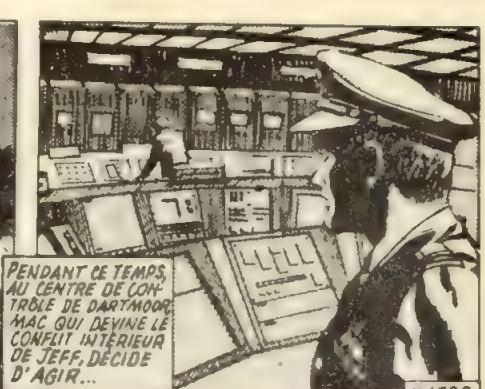
H4791



IL Y A UN PETIT BOURG UN PEU PLUS LOIN. IL DOIT Y AVOIR UN HÔTEL...



VOUS Y RESTEREZ JUSQU'À CE QUE JE REVienne!



PENDANT CE TEMPS, AU CENTRE DE CONTRÔLE DE DARTMOOR, MAC QUI DEVINE LE CONFLIT INTÉRIEUR DE JEFF, DÉCIDE D'AGIR...

H4792



UN DÉCOLLAGE IMPRÉVU...

TOUR DE DARTMOOR, AU MOULIN QUATRE...



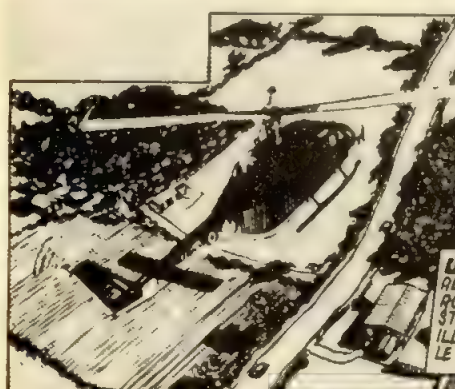
...IDENTITÉ DU PILOTE, ET NATURE DE LA MISSION?

ICI MACLEAN...



QUELQU'UN EST DEVENU CINGLÉ ET JE VEUX SAVOIR POURQUOI!

H4793



UN HÉLICOPTÈRE SURVOLE LA ROUTE DE STONHENG ILLUMINÉE PAR LE CLAIR DE LUNE.

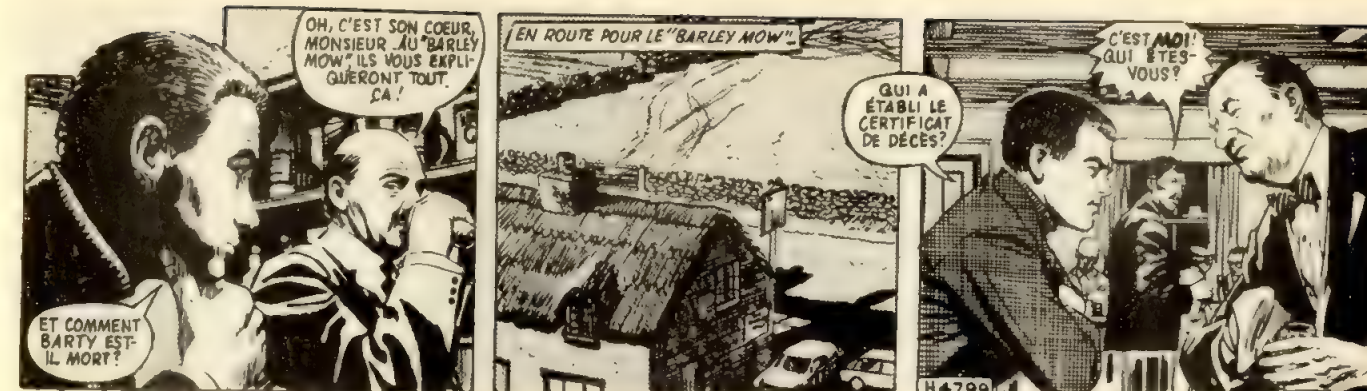


MAC PREND UN GROS RISQUE



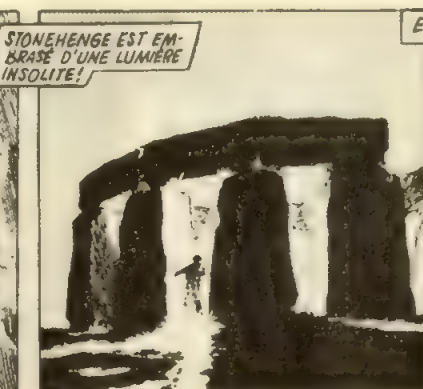
CES DESSINS... JE ME DEMANDE...

H4794

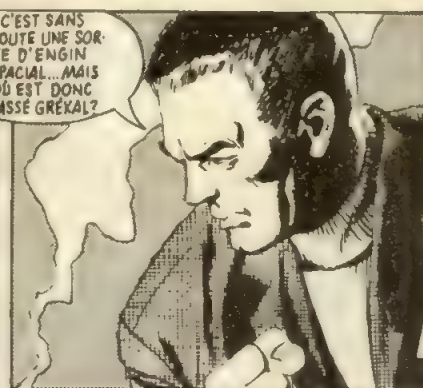




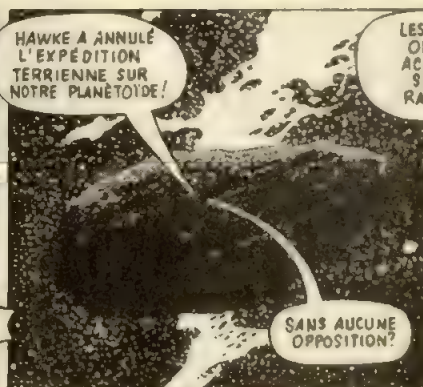
H4803



H4804



H4805



H4806



H4807



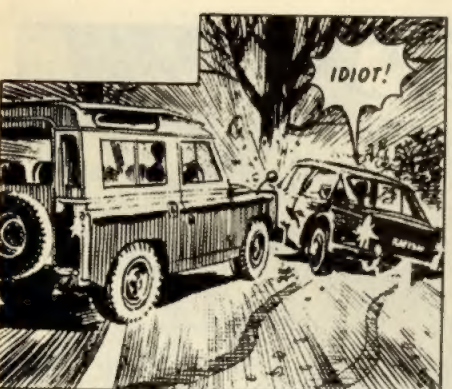
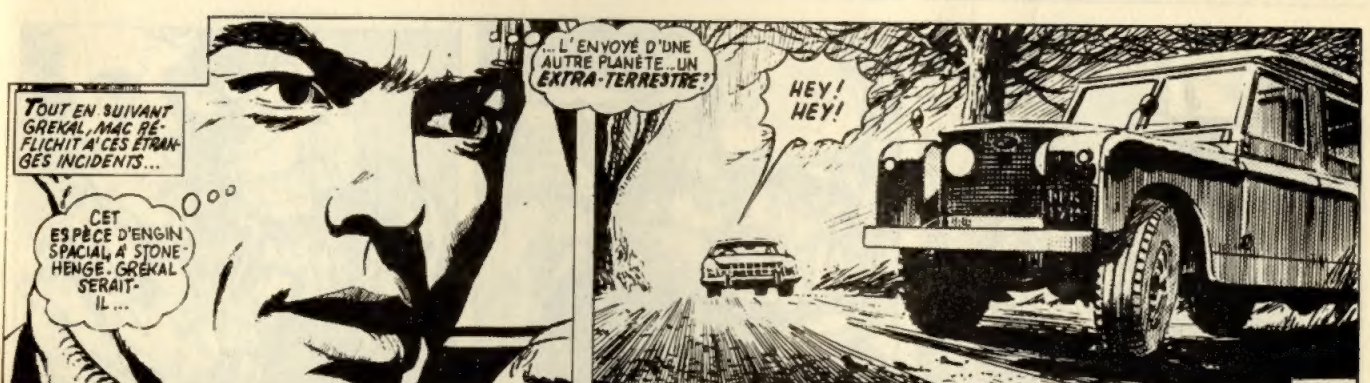
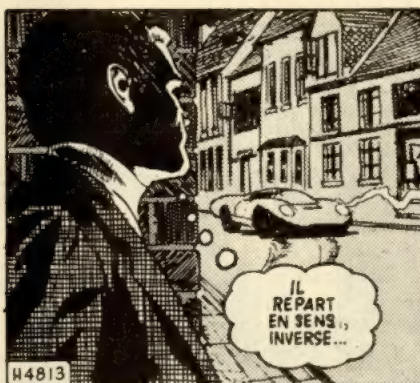
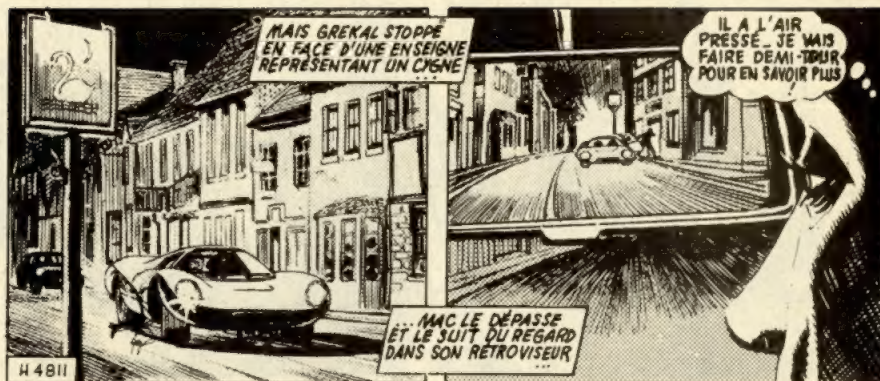
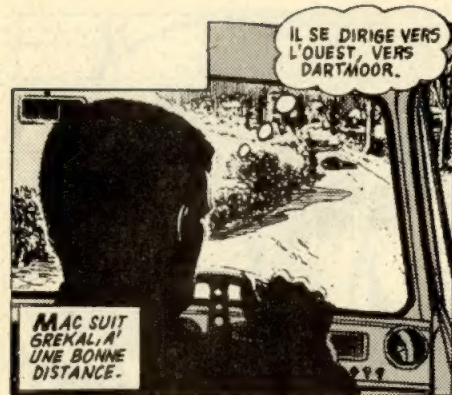
H4808



H4809



H4810





LA, TU POURRAIS PAS R'GARDER OUSSE QUE TU VAS?

IL EST BOURRÉ...



O.K., MON VIEUX. TU L'AS CHERCHÉ...



C'EST L'HEURE DE CUVER TON VIN.

H4819



TU SERAS A TON AISE SUR LE SIÈGE ARRIÈRE. J'AI BESOIN DE TA VOITURE!



C'EST UN VRAI TANK... A PEINE UNE EGRATIGNURE... MAIS CE N'EST PAS UNE FERRARI.



PENDANT CE TEMPS, JEFF ARRIVE AU-DESSUS DE STONEHENGE...

AUCUN SIGNE DE VIE. IL FAUT QUE JE ME POSE DANS UN ENDROIT DISCRET...

H4820



JEFF HAWKE POSE SON HÉLICOPTÈRE DERRIÈRE UNE COLLINE.

CETTE COLLINE ME CACHERA.



IL ÉTAIT TEMPS! IL Y A DES PHARES SUR LA ROUTE...



H4821



JEFF HAWKE ARRIVE AUX RUINES AU MOMENT OÙ APPARAISSENT LES PHARES DE LA VOITURE...

C'EST MAC. OÙ...?



RESTEZ OÙ VOUS ÊTES, GREKAL!

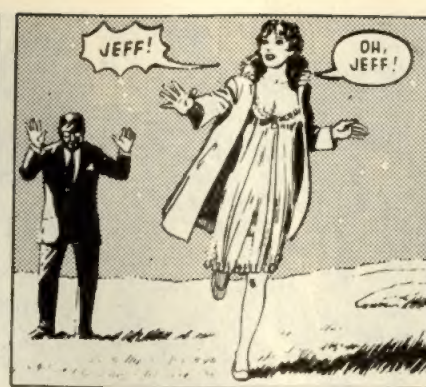


H4822



LES MAINS EN L'AIR, GREKAL!...

HAWKE!



JEFF!

OH, JEFF!



CHÉRI - ILS M'ONT FORCÉ A' EMPECHER L'EXPÉDITION.

H4823



NOUS VENONS D'EROS. ILS VEULENT ENVAHIR VOTRE PLANÈTE...



ÉCOUTEZ, HAWKE - CETTE FILLE EST MALADE... ELLE DÉLIRE...



CONTINUEZ A' PARLER, VESTA...

H4824



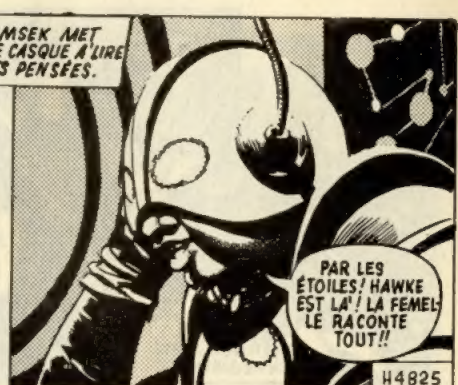
C'EST INCROYABLE... MAIS CELA EXPLIQUE TOUT!

VESTA EXPLIQUE A' HAWKE SON RÔLE DANS LE PLAN DES EXTRA-TERRESTRES...

ET, SUR EROS...



AMSEK - JE REÇOIS UN FAIBLE SIGNAL. PEUT ÊTRE LA SONDE MENTALE DANS LA BAGUE DE LA MUTANTE...



AMSEK MET LE CASQUE A' LIRE LES PENSÉES.

PAR LES ÉTOILES! HAWKE EST LÀ! LA FEMELLE RACONTE TOUT!!

H4825



PRÉPARE LE TRANSMETTEUR. GREKAL EST EN DANGER!



ASSEZ FINASSE. JE VAIS PRENDRE UNE BOMBE SOLAIRE ET M'OCCUPER MOI-MÊME DE CES DAMNÉS TERRESTRES!



AMSEK DESCEND VERS LA TERRE, A' TRAVERS LE TEMPS ET L'ESPACE...

H4826





fin de l'épisode



IL Y A DIX ANS VOUS AVIEZ ACHETÉ CENT NUMÉROS D'HARA KIRI EN PENSANT QUE DANS DIX ANS ILS VAUDRAIENT CENT FOIS PLUS.

1974. VOUS NE VOUS ÉTIEZ PAS TROMPÉ, C'EST DOMMAGE CET INCENDIE. VOUS AVEZ TOUT PERDU. IL NE VOUS RESTE PLUS QU'À RECOMMENCER.